

W. H. RAYMOND,  
Author.

PQ  
2450  
T2R3  
1887



217

# RAYMONDE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ANDRÉ THEURIET & EUGÈNE MORAND

---

PARIS

G. CHARPENTIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

Tous droits réservés



# RAYMONDE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à la Comédie-Française,  
le 28 mai 1887.

---

40381. — BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

---

# RAYMONDE

COMÉDIE EN TROIS ACTES .

PAR

ANDRÉ THEURIET & EUGÈNE MORAND

---

PARIS

G. CHARPENTIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1887

Tous droits réservés.





# A FRÉDÉRIC FEBVRE

A L'EXCELLENT COMÉDIEN  
QUI A MIS EN SCÈNE *Raymonde* AVEC TANT D'ART  
ET DE GOÛT,  
ET QUI A SI MAGISTRALEMENT CRÉÉ  
LE RÔLE DE *Noël*.

HOMMAGE D'AFFECTUEUSE ET PROFONDE  
GRATITUDE.



## PERSONNAGES

NOEL.....	MM. F. FEBVRE
OSMIN DE PRÉFONTAINE.....	DE FÉRAUDY.
ANTOINE VERDIER.....	LE BARGY.
LA TREMBLAIE.....	DUPONT-VERNON.
VERDIER.....	LELOIR.
UN JARDINIER.....	ROGER.
RAYMONDE.....	M <sup>mes</sup> WORMS-BARRETTA.
CLOTILDE.....	LLOYD.
M <sup>mo</sup> VERDIER.....	CÉLINE MONTALAND.

La scène, de nos jours, dans la montagne Langroise.

*S'adresser pour la musique à M. Léon, chef d'orchestre à la Comédie-Française.*



# RAYMONDE

---

## ACTE PREMIER

---

*Chez Verdier. — Une salle au rez-le-chaussée, très simple. A droite, une haute cheminée de campagne. A gauche, au premier plan, porte communiquant avec une cuisine; au deuxième plan, porte ouvrant sur l'intérieur de la maison. Au fond, à gauche, une porte, donnant accès sur la route forestière; à droite, une fenêtre ouverte laissant apercevoir, à travers les arbres du jardin, le ciel assombri par un temps d'orage.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

M<sup>me</sup> VERDIER, seule, comptant sur la table des pots de confitures, qu'elle va ranger dans une large armoire de chêne. — Un coup de vent fait claquer le battant de la fenêtre ouverte.

Oh! quel vent!... Encore une nuée qui passe. Ça va tomber dru tout à l'heure. (Elle ferme la fenêtre.) Et Verdier qui est dehors, en forêt!... Enfin, comme il dit, on n'est pas garde général pour se croiser les bras; c'est le métier qui veut ça. Pourvu qu'il ne prenne pas froid, au moins! (Allant ranger quelques pots sur les planches de l'armoire.) 2, 4, 6... Sont-elles belles, mes prunes! on dirait de l'or. Ah! j'ai bien fait d'en finir tout de même hier : avec

l'orage d'aujourd'hui, elles auraient tourné. (Revenant à la table.) Là, maintenant celles-ci pour Antoine, mon Antoine!.. Voyons, en les donnant demain au courrier de Langres, il les aurait... vendredi, samedi... Il pourrait les avoir dimanche. (Elle met les pots de côté tout en causant.) Je l'entends d'ici, mon pauvre garçon : « On pense donc encore à moi là-bas? » qu'il dira. Ah! oui, on y pense, et souvent, va!.. 6, 8. Depuis tantôt trois ans qu'on ne s'est vu... Seigneur Dieu! trois ans déjà! Comme le temps passe..., Bien sûr, ce n'est rien pour les fils... il y a les études..., les examens, n'est-ce pas?... Mais comme c'est long pour les mères! (Achevant de compter.) 10, 11, 12...

## SCÈNE II

M<sup>me</sup> VERDIER, VERDIER.

VERDIER, appelant du dehors.

Madame Verdier!... Madame Verdier!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ah! c'est Verdier.

VERDIER.

Es-tu là, madame Verdier?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Eh! certainement que j'y suis.

VÉRDIER.

Tant mieux!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Qu'est-ce qu'il y a? Tu arrives à temps! Il ne pleut pas encore?

VERDIER.

Il s'agit bien de la pluie!... Ah! par exemple, elle peut tomber à verse sur Auberive, ça n'empêchera pas

que le jour d'aujourd'hui ne soit un beau jour, madame Verdier.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Un beau jour?... Qu'est-ce que tu veux dire ?

VERDIER.

Je veux dire..., je veux dire... Elle ne comprend pas!... Mais regarde-moi donc .. Est-ce que ça ne te dit rien de me voir comme ça ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais c'est vrai... Tu es tout je ne sais comment..., tu as un air...

VERDIER.

Parbleu! j'ai l'air d'un homme heureux... Et qu'est-ce qui peut bien me donner cet air-là?... Allons, tu ne devines pas?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Heureux?... Ah! tu as une lettre!... Une lettre de lui?... il a écrit?

VERDIER.

Eh bien, oui, il a écrit! Elle est là, sa lettre! Ah! ma foi, je ne l'ai pas attendue pour la lire..., je ne pouvais pas... Figure-toi que j'ai rencontré le piéton, ce matin, dans les bois de la Belle-Étoile, où je marquais des charbonniers abattus par le dernier orage : « Une lettre pour vous, monsieur Verdier, une lettre de Paris! » Je l'ai prise et...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Il va bien au moins, dis, tout à fait bien ?

VERDIER.

Oui, oui. Attends, laisse-moi achever. Il y a autre chose encore. Il m'annonce que peut-être...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Peut-être ?

RAYMONDE.

VERDIER.

Probablement...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Probablement!...

VERDIER.

Ah! ça n'est pas sûr, tu comprends... parce que, dame, on n'obtient pas comme ça un congé.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Un congé? Il va venir?

VERDIER.

Eh bien, oui, là; il pense, il espère pouvoir venir.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Il va venir!... Je vais le voir!... le voir... Et quand cela, dis? quand cela? Dans une quinzaine?... dans huit jours?

VERDIER.

Oui, dans... comme tu dis.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Dans huit jours... Ah! mon Dieu, mais le linge de lessive qui est encore dans sa chambre, Verdier... Le pauvre enfant! Il faut que je mette des rideaux blancs, que je range un peu, que je...

VERDIER.

Que tu ranges..., oui..., mais tu n'auras peut-être pas le temps!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Allons donc!... En huit jours? Ce sera fait demain.

VERDIER, lui prenant la main et la regardant dans les yeux.

Demain!... et si, une supposition, si demain c'était trop tard?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Trop tard?



VERDIER.

Oui... s'il arrivait comme qui dirait aujourd'hui ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Aujourd'hui ?

VERDIER.

Oui, aujourd'hui... tout à l'heure.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Comment ! Aujourd'hui ? tout à l'heure ?.. Ah, mon Dieu, mais il est là !.. Tu ne veux pas me le dire, Verdier, il est là, n'est-ce pas ?

VERDIER.

Non, pour ça non..., mais il est en route. Il sera ici dans une heure peut-être. Tiens, lis plutôt ! (Il lui tend la lettre.)

M<sup>me</sup> VERDIER.

Sa lettre ! Donne donc vite ! Tu ne me la donnes pas ! (Lisant.) « Mon bon père. » Pourquoi est-ce que c'est toujours à toi qu'il écrit ? dis, pourquoi ?

VERDIER.

A moi ? à moi ?... mais non, c'est à nous deux... Lis donc. .

M<sup>me</sup> VERDIER, lisant.

« Je puis enfin disposer de trois mois et je vous les donne tout entiers. » Trois mois !... Je l'aurai trois mois !

VERDIER.

Tu l'auras !... Si tu disais : nous l'aurons !

M<sup>me</sup> VERDIER.

« Je me fais une fête de sauter au cou de ma bonne et chère maman. Depuis que je l'ai quittée, je ne suis pas resté un instant sans penser à elle... Je... » (S'arrêtant les larmes aux yeux.) Ah ! je ne sais pas ce que j'ai, Verdier, mais moi, je ne peux pas... Tu sais, avec ma vue..., c'est écrit si fin !

VERDIER, prenant la lettre.

Ah ! les femmes !... pas ça de volonté, les femmes !...

Allons, c'est bon, je la lirai mieux que toi. (Lisant.) « Un moment où je n'ai pas pensé à elle... Je vais donc t'embrasser, toi aussi, comme je t'aime, mon père adoré ! Que tu vas m'en redevoir depuis trois ans que nous ne nous sommes vus, de ces baisers-là ! » (S'arrêtant très ému.) Tiens, tu as raison, c'est écrit trop fin... (On sonne à la porte du jardin.)

M<sup>me</sup> VERDIER, se levant.

Ah ! mon Dieu... Verdier, il me semble que la porte a sonné !

VERDIER.

Ça doit être M. Noël... J'ai dit à mon brigadier de le prévenir. (A la fenêtre.) Il a fait ses deux lieues en forêt pour revoir son ancien élève !

M<sup>me</sup> VERDIER.

Le pauvre cher homme !...

### SCÈNE III

M<sup>me</sup> VERDIER, VERDIER, NOËL.

VERDIER.

Entrez donc, monsieur Noël ! Vous n'êtes pas mouillé ?

NOËL, très gaiement ; il porte deux bouteilles dans ses poches  
et un panier au bras.

Non, mais je crois que j'arrive à temps. Il tombe déjà de grosses gouttes.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Bonjour, monsieur Noël.

NOËL.

Bonjour, madame Verdier... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de la nouvelle?... Il arrive donc notre Antoine!...  
On va le voir

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ne m'en parlez pas, monsieur Noël, je ne peux pas croire à ce bonheur-là.

VERDIER.

Tu y croiras bien pourtant, quand il va te tomber dans les bras tout à l'heure!

M<sup>me</sup> VERDIER.

C'est donc vrai, mon Dieu, c'est donc vrai!

NOËL.

C'est si vrai, que nous boirons à sa santé... Tenez, je vous ai amené des amis pour ça, moi..., de vieux amis des jours de fête... (Montrant les deux bouteilles qu'il tire de ses poches.) Permettez-moi de vous les présenter, madame Verdier: ce sont des camarades de vieille date..., une amitié de derrière les fagots et qui ne m'a jamais trompé, celle-là!... Derniers représentants des races qui remontaient par Noé, leur ancêtre, jusqu'au déluge, l'eau à part; union respectable des plus vieux noms de Bourgogne et de la plus haute noblesse du Bordelais, Chambertin allié aux Château-Margaux!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ah! c'est trop bon pour de pauvres gens comme nous, ça, vraiment!

VERDIER.

Toujours le même, monsieur Noël! Dieu, en avez-vous mis du dévouement à élever le garçon!...

NOËL.

Laissez donc. C'est moi qui lui dois de la reconnaissance au contraire. Quand il y a vingt ans, après avoir envoyé ma démission au ministre et dit adieu à l'Université, je vins m'enterrer au fond de vos bois d'Auberive, écœuré, malade de corps et d'esprit, je moisissais comme une vieille souche dans mon trou du Chesnois. Votre

garçon est venu, il m'a redonné du goût à la vie. J'ai pris du plaisir à voir ses belles facultés se développer, comme j'en aurais pris à voir pousser un bel arbre : c'était de l'égoïsme, je le sais bien ; mais je le soignais, je l'entourais de bonne terre ; aujourd'hui, l'arbre a grandi, et je l'arrose, voilà tout. (Montrant le panier qu'il pose sur la table.) Quant à cela, je ne vous en parle pas. C'est une surprise que je ménage à notre Antoine. Mais dites-moi donc, Verdier, comment se fait-il qu'au bout de trois ans il arrive si brusquement?...

VERDIER.

Il nous explique ça dans sa lettre, monsieur Noël ; tenez, lisez vous-même. Moi, ça me fait trop d'effet et à la maman aussi. (Lui indiquant un passage de la lettre)

NOËL.

Ah ! les pères, c'est bien cela ; sensibles, les pères... et les mères!... sentimentales, les mères ! (Prenant la lettre.) Voyons son style à ce savant. (Il s'assoit près de la table.)  
« Mon bon père, etc., etc. »

VERDIER, lui montrant le passage.

Là, monsieur Noël, là !

NOËL.

Ah ! oui. « Pensez donc qu'hier encore, j'ignorais si ce voyage serait possible ! »

M<sup>me</sup> VERDIER.

Pauvre garçon !

NOËL.

Allons, madame Verdier, allons ! « Enfin, j'ai passé avec succès mon concours d'agrégation, je puis partir, je pars. »

VERDIER.

Il part, il est parti !

NOËL, d'un air de reproche.

Vous aussi, Verdier ? « Ma lettre me précédera de quelques heures à peine, auprès de vous tous, là-bas, auprès de mon cher maître, monsieur Noël, que j'aime comme un second père, pour m'avoir appris à vouloir, à travailler, à penser, à être un homme enfin. »

VERDIER.

Il écrit là un tas de choses que je sens et que je ne sais pas vous dire, voyez-vous... C'est beau d'être un savant tout de même.

NOËL, lui rendant la lettre, très ému malgré lui.

C'est mieux encore d'être un honnête homme. Brave cœur, tenez, Verdier, brave cœur !... Mais que vous avez donc là une diablesse de cheminée qui tire mal ; la fumée vous pique les yeux !

M<sup>me</sup> VERDIER.

La cheminée ? Elle n'est pas allumée, la cheminée, monsieur Noël.

NOËL, confus.

Ah ! elle n'est pas ?... Vous êtes sûre ? C'est ma foi vrai... Eh bien, qu'est-ce que ça serait si elle l'était, alors ? Ça n'est peut-être pas la lettre de ce gamin qui me...

VERDIER.

Mais vous n'avez pas tout lu... Il y a encore la surprise de la fin : on l'a nommé... devinez ?

NOËL.

On l'a nommé ! nommé quoi ?... Il ne s'est pas fourré dans la politique, au moins ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oh ! monsieur Noël, dans la politique ! Vous voulez rire.

NOËL.

A la bonne heure ! Je me disais bien : un garçon aussi capable...

VERDIER.

Non, monsieur Noël, il est professeur de physique végétale au Muséum.

(Ils se regardent avec un mouvement de satisfaction.)

M<sup>me</sup> VERDIER.

Végétale! Seigneur!... Est-ce possible? Végétale!

NOËL.

Ah! j'ai hâte de lui faire mes compliments, à ce brave garçon.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Il ne peut pas tarder maintenant. (Regardant au dehors.) Oh! mon Dieu, voilà la pluie, Verdier; il va être mouillé... Il faut aller au-devant de lui avec un parapluie... Vois-tu qu'il soit mouillé?

NOËL.

Miséricorde, Verdier! s'il s'enrhumait!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Riez, riez, monsieur Noël; il n'y a encore que la maman pour penser à tout. C'est que nous n'avons pas de fils, nous, les mères; ce sont nos fils qui nous ont... Allons, va vite, Verdier.

VERDIER.

J'y vais, j'y vais!

NOËL.

En revenant à travers bois, vous raccourcirez la route, toujours au moins d'un bon quart d'heure.

VERDIER.

Vous avez raison... J'y cours, la mère, et je te le ramène.

M<sup>me</sup> VERDIER, le poussant dehors.

Dépêche-toi!... (Le rappelant.) Ah! Verdier, surtout ne dis rien dans le pays!... Qu'on ne sache pas qu'il est là, ce soir... demain seulement... Aujourd'hui, je le veux pour nous, pour nous tout seuls.

NOËL, plaisamment, haussant les épaules.

Égoïstes!

M<sup>me</sup> VERDIER, à Verdier.

Allons, va, va! (Elle le regarde s'éloigner et ferme la porte. La pluie commence à tomber.)

#### SCÈNE IV

M<sup>me</sup> VERDIER, NOËL.

NOËL.

Ah! madame Verdier, vous en êtes fière de votre garçon? Vous voyez donc bien que j'avais raison autrefois de le pousser vers les sciences.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Bien oui, bien oui... Mais, qu'est-ce que vous voulez, je n'étais pas ambitieuse, moi, et la vie de Paris me faisait une peur!... Il est si embobelineur, votre Paris, avec ses plaisirs, ses tentations!...

NOËL, ironiquement.

Ses orgies, madame Verdier!

M<sup>me</sup> VERDIER, allant à la cheminée.

Ne vous moquez pas de moi, monsieur Noël. Vous savez bien que ce n'était pas tant Paris que je craignais, c'était...

NOËL.

C'était la Parisienne, n'est-ce pas?... Ah! pour ça, vous aviez raison... C'est une terrible chose qu'une femme dans la vie d'un homme, et c'est une terrible femme que la Parisienne. Toujours la même histoire, d'ailleurs : le garçon a vingt ans; il faut bien faire son chemin : il part tout pleurant encore et se jette à corps perdu dans le travail... jusqu'à ce qu'un beau soir il rencontre l'ange qui sèche

ses larmes... C'est parfait; on s'aime, la vie est couleur de rose; seulement on commence à écrire moins aux vieux de là-bas; puis on écrit parce qu'on a des dettes, puis on n'écrit plus; on ne vient pas, et l'heure arrive où, dans son cœur oublieux, l'enfant a remplacé par le petit nom d'une fille le nom sacré de la mère. Ah! ces romans-là, on ne les commencerait jamais si on savait comment on les achève!

M<sup>me</sup> VERDIER, revenant vers Noël.

Oui. Voilà justement ce que je craignais pour mon pauvre Antoine.

NOËL.

Heureusement, le danger est passé. Il va rester trois mois auprès de vous. Et s'il a résisté là-bas, ce n'est pas ici qu'il courra grand risque! Et puis, je serai là, moi, pour l'empêcher de faire une sottise.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oh! je sais bien que vous l'aimez comme s'il était votre fils, et je vous en remercie pour lui et pour nous, monsieur Noël... Mais est-ce que vous ne trouvez pas qu'il devrait être arrivé?... Le courrier aura eu du retard. (Elle va regarder à la fenêtre.)

NOËL.

Du calme, M<sup>me</sup> Verdier; il n'y a pas dix minutes que Verdier est parti.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Vous croyez? C'est qu'il me semble apercevoir...

NOËL.

Votre cœur voit plus loin que vos yeux, voilà tout.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Si fait, tenez... au tournant de la route, là-bas... (Elle ouvre la fenêtre.) Regardez donc, vous qui avez bonne vue, monsieur Noël.



NOËL.

C'est impossible, à moins que Verdier ne l'ait rencontré en route... (Regardant.) Avec cette pluie on ne distingue rien.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais si, à droite, à l'orée du bois.

NOËL.

Près du pont?... Ah! attendez donc...

M<sup>me</sup> VERDIER.

N'est-ce pas ?

NOËL.

En effet, mais je ne crois pas que ce soit votre garçon... Eh! parbleu! je ne me trompe pas, c'est Osmin!

M<sup>me</sup> VERDIER.

M. de Préfontaine?... Vous êtes sûr ?

NOËL.

Oui, je le vois bien maintenant... Il tient son cheval en main... Ah! Il y a une autre personne avec lui.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Antoine, mon Antoine, qu'il aura rencontré.

NOËL.

Non, c'est une dame... et à moins qu'Antoine ne soit bien changé...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Une dame ?

NOËL.

Une jeune femme, il me semble!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Avec M. de Préfontaine? Ah! je sais... c'est cette demoiselle... On ne les voit guère l'un sans l'autre depuis quelque temps.

NOËL.

Quelle demoiselle ?

M<sup>me</sup> VERDIER.La demoiselle de la *Maison verte*.

NOËL.

Elle est donc louée, la *Maison verte*?M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui, depuis deux mois... à des gens riches... C'est une Parisienne..., tenez!

NOËL.

Ah! bien, l'averse les a mis dans un joli état, eux et leurs bêtes!... S'il y a du bon sens, pour une jeunesse; de courir les bois par un orage comme celui-là?... Mais demandez donc ça aux femmes, du bon sens!

M<sup>me</sup> VERDIER.

La pluie redouble... Ce pauvre M. Osmin!... je vais lui dire d'entrer un moment...

NOËL.

Avec sa demoiselle?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ça a beau être une Parisienne, c'est pitié de laisser des chrétiens dehors par un temps pareil! Monsieur Osmin! hé! monsieur Osmin! (Apercevant Noël qui a repris le panier qu'il avait au bras en entrant.) Vous ne partez pas, monsieur Noël?

NOËL.

Non, non, madame Verdier! mais vous oubliez que j'ai une surprise à préparer. J'entre un moment dans votre cuisine; le temps qu'Antoine arrive, ce sera prêt, et vous m'en direz des nouvelles.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais...

NOËL.

Non, non, laissez-moi faire. Je ne tiens pas beaucoup à avoir votre Parisienne sur les talons. Qu'est-ce que vous

voulez, nous ne passons pas par le même chemin, les femmes et moi!... Et quand j'aperçois un jupon dans l'embrasure d'une porte, je me sauve comme une poule qui a vu le renard. (Il sort à gauche.)

## SCÈNE V

M<sup>me</sup> VERDIER, OSMIN, RAYMONDE.M<sup>me</sup> VERDIER.

Allons! comme vous voudrez! (Allant ouvrir.) Entrez donc, monsieur de Préfontaine, et vous aussi, mademoiselle!... Il y a de quoi attraper le coup de la mort que de rester sous une averse pareille... Entrez donc!

RAYMONDE.

Vraiment, madame, vous nous excusez?

OSMIN.

Merci, ma bonne madame Verdier... C'est mademoiselle La Tremblaie, madame Verdier!

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mon Dieu, ma chère demoiselle, vous ne serez pas aussi richement que chez vous, c'est bien sûr, mais vous êtes reçue de bon cœur tout de même, et puis ce n'est que l'affaire d'un moment; ces pluies d'été, plus c'est fort, moins ça dure... Le ciel se nettoie déjà.

OSMIN, à Raymonde.

Vous n'avez pas pris froid, au moins, en marchant au pas sous cette ondée?... Figurez-vous, madame Verdier, que le cheval de mademoiselle a butté en descendant la côte de Vivey : la bête s'est blessée au pied.

RAYMONDE.

Elle a juste choisi le moment où la pluie commençait à tomber..., mais à tomber!... C'est beau tout de même,

l'orage... en forêt surtout!... Le vent vous secoue dans les cheveux les branches trempées de pluie...

OSMIN.

Oui, seulement on est mouillée!... On rentre et on est grondée.

RAYMONDE.

Grondée?... par qui?... par maman? J'y suis faite... Elle gronde toujours, maman.

OSMIN.

Et que dira votre père, Raymonde?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Il ne sera pas content non plus, votre père, mademoiselle.

RAYMONDE.

Pas content, papa?... Oh! avec moi, quand maman marque : « tempête », il est toujours au « beau fixe », lui... Mon pauvre père! Pour rien au monde, je ne voudrais lui faire de peine.

M<sup>me</sup> VERDIER agenouillée près de l'âtre.

(A part.) Elle aime son père... C'est bien, ça, pour une Parisienne! (Haut.) Alors soyez raisonnable, ma chère demoiselle. Je vous allume une jolie flambée, bien clairante...

RAYMONDE.

Mais c'est que je vous donne un mal...

M<sup>me</sup> VERDIER, mettant dans l'âtre une brassée de bois.

Du tout, il faut me pardonner si je ne fais davantage, mais j'attends mon fils: son père est allé au-devant de lui. Alors vous comprenez, je n'ai plus bien la tête à moi.

OSMIN.

Comment! Antoine revient au pays, madame Verdier?...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais oui...

OSMIN.

Savez-vous que c'est un savant, votre Antoine ?

RAYMONDE.

Antoine?... Antoine Verdier!... Dites-moi donc, monsieur de Préfontaine, est-ce lui qui écrit ces articles dans la Revue des sciences?... Vous savez bien, papa vous en parlait l'autre jour.

OSMIN.

Certainement, c'est bien lui.

RAYMONDE.

Vraiment, madame, c'est votre fils? Oh! mon père admire beaucoup son talent.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Est-il Dieu possible! M. votre père connaît mon Antoine à cause des choses qu'il écrit dans des livres? Oh! que ce doit être beau, mademoiselle...

RAYMONDE.

Très beau! Il y avait un article, le dernier, sur cette espèce de plante... qui a des espèces de feuilles... (A Osmine) Vous savez bien, monsieur de Préfontaine! C'est un vieux savant qui l'a rapportée du Japon, dans son chapeau... S'il était chauve, le vieux savant, il a dû rapporter un joli rhume avec sa plante!... Enfin, moi, je n'y ai pas compris grand'chose, mais il paraît que c'est admirable, cet article!

M<sup>me</sup> VERDIER, à part.

Décidément, elle est tout à fait gentille! (Haut.) Mais réchauffez donc vos petits pieds, mademoiselle. Oh! sainte mère de Dieu! votre jupe est toute mouillée..., c'est comme si on l'avait trempée dans l'eau. Vous ne pouvez pas rester comme cela : vous devriez me permettre de vous prêter n'importe quoi... une mante, un fichu... Oh! pour un moment... Vous prendrez du mal si vos habits séchent sur vous.

OSMIN.

Mais oui, c'est vrai.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Pendant ce temps-là, M. Osmine courrait jusqu'à la *Maison verte* vous chercher d'autres vêtements. Tenez, il ne pleut plus ; voulez-vous ?

OSMIN.

Voilà une bonne idée, madame Verdier.

M<sup>me</sup> VERDIER.

J'ai justement là ma grosse cape des jours de marché ; dame, elle n'est plus toute neuve, mais vous aurez chaud là dedans, comme une petite caille.

(Elle entre un moment à gauche.)

RAYMONDE.

J'aurai l'air de jouer à la paysanne, alors ? Ma foi, je veux bien, ce sera gentil.

OSMIN.

Vous serez adorable ainsi !

RAYMONDE.

Et vous serez ravi, vous qui tournez au berger amoureux depuis que maman vous a autorisé à me faire la cour.

OSMIN.

Oui, j'ai l'autorisation de votre mère, mais la vôtre ?... Vous portez le bracelet que j'ai eu le bonheur de vous offrir, seulement...

RAYMONDE.

Eh bien, oui, je le porte... Que voulez-vous de plus ?

OSMIN, avec embarras.

Je voudrais..., je... je ne veux rien... Je ne veux rien... (Brusquement.) Enfin, Raymonde, auriez-vous de la répugnance à vous appeler un jour madame de Préfontaine ?

RAYMONDE, faisant la moue.

Oh ! vous me mettez là au pied du mur...

OSMIN.

J'avoue que ma demande est un peu osée... Je ne suis

pas un parti brillant, et je ne m'abuse pas sur mes avantages personnels... (Silence.) Je suis gauche..., c'est clair... gauche et déplaisant.

(Silence.)

RAYMONDE.

Je ne dis pas cela, mais... jusque dans ces derniers temps, je n'avais, jamais songé au mariage... Il me semblait toujours que j'aurais le loisir d'y penser quand je serais plus vieille.

OSMIN.

A cinquante ans, par exemple ?

RAYMONDE.

Non, mais dans une couple d'années... Après tout, j'ai dix-huit ans à peine.

OSMIN.

Oh ! je ne veux pas vous tourmenter... Dites-moi seulement que vous essayerez de vous habituer à être ma femme.

RAYMONDE.

De sorte que si je consentais à essayer, vous me laisseriez le temps de la réflexion ?

OSMIN.

Je vous le promets... Essayez seulement... Je sais bien que je ne suis qu'une bête, auprès de vous qui avez l'esprit, la beauté..., tout enfin !... mais, voyez-vous, il n'y a encore que les bêtes pour être bonnes et dévouées, et si vous vouliez, je ne dis pas m'aimer, mais vous laisser aimer..., je vous aimerais peut-être comme une bête, mais je vous aimerais bien ! allez !

RAYMONDE, lui tendant la main.

Enfin !... J'essayerai !...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Tout est prêt, mam'selle !

RAYMONDE.

Eh, bien, venez, madame Verdier, nous causerons de votre fils, voulez-vous? Cela vous fera patienter.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Si je veux causer de lui, ma bonne demoiselle?... Ah! et mes prunes que je n'ai pas fini de ranger! (Elle va à l'armoire.)

RAYMONDE.

Ne prenez donc pas cette peine, madame Verdier. Voilà M. de Préfontaine qui va se faire un plaisir de vous aider.

M<sup>me</sup> VERDIER prend des pots sur la table.

Oh! par exemple, je ne souffrirai pas.

OSMIN, les lui enlevant des mains.

Moi non plus, madame Verdier, moi non plus. (A Raymond.) Qu'est-ce qu'il faut faire?

RAYMONDE, regardant M<sup>me</sup> Verdier.

Ranger ces pots... dans l'armoire..., n'est-ce pas?

OSMIN.

Ce n'est que ça? attendez.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Tout en haut! Les reines-claude en avant, mais je suis désolée...

RAYMONDE.

Laissez, laissez! M. Osmin s'en acquittera à merveille.

OSMIN, riant.

Soyez tranquille! (Il va à l'armoire.)

(Sortie de M<sup>me</sup> Verdier.)

RAYMONDE.

Allons, vous êtes la crème des braves garçons!... (Elle prend un pot et le lui tend.) On vous adore!... êtes-vous content? Et vous savez, n'en mangez pas, M<sup>me</sup> Verdier connaît son compte. (Elle sort en riant.)



## SCÈNE VI

OSMIN, seul, perché.

On vous adore! (Il descend.) Sans doute, je devrais être content! (Revenant à la table.) Nous avons dit : les reines-claude en avant.... Où sont-elles, les reines-claude?... Ah! les voici!... (Il prend deux pots et va à l'armoire.) Content! Eh bien non, je ne le suis pas. Parbleu, c'est bientôt dit : on vous adore! Mais quand on les pense vraiment, ces choses-là, on est comme moi..., ça vous étouffe. On en a plein le cœur et ça ne monte pas jusqu'aux lèvres. (Il retourne à la table et prend le reste des pots, qu'il range successivement en parlant.) On vous adore!... Ah! je le sens, elle ne m'aimera jamais... Ne cassons rien... Moi, un malheureux gentilhomme campagnard, n'ayant que mon nom et un peu de fortune..., le beau parti pour une femme comme elle! . (Il reste debout sur la chaise, absorbé, avec les derniers pots entre les mains. — Noël paraît à droite portant avec précaution un superbe plat de champignons.)

## SCÈNE VII

OSMIN, NOËL.

NOËL, apercevant Osmine.

Qu'est-ce que vous faites là, monsieur de Préfontaine? Vous pleurez sur les confitures de M<sup>me</sup> Verdier?

OSMIN.

Je rangeais, monsieur Noël. Cette diablesse d'armoire est si haute... Et vous, ce sont des mousserons que vous apportez là, monsieur Noël?

NOËL.

Eh! oui, pour le retour de notre Antoine, donc. (Il pose

le plat sur la table.) Si le cœur vous dit d'en tâter avec nous tout à l'heure ? vous savez, quand il y en a pour quatre...

OSMIN, mélancolique.

Merci, je ne mange plus.

NOËL.

Et depuis quand?... Vous qui mangiez ferme, qui buviez sec !

OSMIN.

Je ne bois plus.

NOËL.

Eh ! qu'avez-vous ? Je trouve, en effet, que vous changez depuis quelque temps, vous le plus gai compagnon, le plus joyeux vivant du pays.

OSMIN.

Je ne ris plus, monsieur Noël.

NOËL.

Auriez-vous fait mauvaise chasse, mauvaise pêche?... Est-il tombé de l'eau dans votre verre ?

OSMIN.

Non, non.

NOËL.

Votre notaire est-il parti avec votre argent?... Avez-vous ?...

OSMIN.

Nenni.

NOËL.

Diable ! C'est sérieux ! (Lui prenant la main.) Alors comment s'appelle-t-elle ?

OSMIN.

Vous y êtes, monsieur Noël : elle s'appelle Raymonde.

NOËL.

Parbleu ! j'ensse été bien surpris que cela ne vous fût

pas arrivé un jour... L'amour!... Ah! l'amour!... C'est comme la maladie pour les jeunes chiens, il faut l'avoir... Oui! une maladie! et dangereuse, croyez-moi!... Il y a des gens, j'en ai connu, qui n'en guérissent jamais. Quand ça tombe sur un homme, ça le rend bête, à moins que ce ne soit un homme supérieur, alors, c'est différent, ça le rend idiot.

OSMIN.

Vous me feriez presque croire que je suis supérieur, monsieur Noël; mais, que voulez-vous? c'est plus fort que moi... Et puis, sans doute, l'amour sans espoir c'est la misère; mais l'amour qui aboutirait à un mariage, celui-là ne m'effrayerait pas, je vous assure!

NOËL.

Le mariage ne vous effrayerait pas! On voit bien que vos pères étaient à Fontenoy, monsieur; le courage est de tradition dans la famille.

OSMIN.

Allons, allons, monsieur Noël, voulez-vous que je vous communique une idée que j'ai depuis longtemps sur votre compte?...

NOËL.

Dites toujours.

OSMIN.

Eh bien, m'est avis que vous détestez trop les femmes pour ne pas les avoir beaucoup aimées.

NOËL.

Ah! vous croyez?

OSMIN.

Mon Dieu, oui.

NOËL.

Possible... Mais, si vous voulez, nous parlerons d'autre chose.

OSMIN.

Volontiers, pourvu que nous parlions d'elle ! Je l'aime comme un fou.

NOËL.

Quand on aime, d'abord c'est toujours comme ça... Et naturellement on exploite votre passion pour la demoiselle ? On vous prend au trébuchet du mariage ?

OSMIN.

Qui ? les parents ?... quel intérêt y auraient-ils ?... Ils sont plus riches que moi !

NOËL.

Alors, ce sont des parvenus qui cherchent un nom.

OSMIN.

Eux ?... Ils sont d'excellente maison. D'ailleurs, M<sup>lle</sup> Raymonde est là, permettez-moi de vous la présenter.

NOËL.

Non, vertudien, non ! Je ne veux pour rien au monde être complice de votre malheur. Bien le bonsoir, je vais au-devant d'Antoine, qui ne doit plus être loin, si Verdier l'a rencontré. (Lui montrant le plat posé sur la table.) Je vous laisse le soin de recommander mes champignons à M<sup>me</sup> Verdier... Qu'elle les mouille avec de la crème, si elle veut, mais qu'elle se garde du vinaigre, comme de la peste !... une pointe d'ail et quelques gouttes de jus de citron, voilà tout... (Les regardant avec attendrissement) Admirable végétal, tenez ! Non seulement il est excellent, mais il a toutes les vertus ; il se reproduit de lui-même comme le phénix... Inclinez-vous, mon camarade, et saluez le modèle des célibataires !... Allons, au revoir !... Serviteur, monsieur Osmine, serviteur ! (Il sort par le fond.)

## SCÈNE VIII

OSMIN, puis RAYMONDE et M<sup>me</sup> VERDIER.OSMIN, *seul*.

Eh bien, il aura beau s'en défendre, j'en suis pour ce que j'ai dit; il y a une femme dans la vie de ce brave homme-là!

RAYMONDE. Elle entre par la gauche avec la cape de M<sup>me</sup> Verdier sur les épaules et un fichu noué en fanchon sur la tête.

Là, comme cela, n'est-ce pas, madame Verdier? (Apercevant Osmin.) Comment, vous êtes encore ici, vous?

OSMIN.

Je parlais... Mais laissez-moi d'abord vous regarder.

M<sup>me</sup> VERDIER.

N'est-ce pas qu'elle est tout à fait jolie?

OSMIN.

Je passerais ma vie à vous admirer.

RAYMONDE.

C'est cela. Et qui m'apportera ce qu'il me faut pour rentrer? Cinq heures... Vous devriez déjà être revenu.

OSMIN, *la regardant avec extase*.

Je m'en vais... je m'en vais!... (A M<sup>me</sup> Verdier qui met une nappe sur la table et dresse le couvert.) C'est M. Noël qui m'a retardé... Ah! madame Verdier, il m'a chargé de vous recommander l'assaisonnement de ses champignons. Mouillez-les bien avec du vinaigre, mais gardez-vous de la crème comme de la peste; pas d'ail surtout, ni de citron... Je crois que c'est tout.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Bon, bon, monsieur Osmin, merci!

RAYMONDE.

Allez donc, allez !... M<sup>me</sup> Verdier sait bien ce qu'elle a à faire.

OSMIN, d'un air comiquement vexé.

Ah ! alors, si elle s'y connaît mieux que moi. (En sortant.)  
Pas de crème, du vinaigre, beaucoup de vinaigre !... S'ils sont mauvais, ça ne sera pas de ma faute.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Excusez-moi, chère demoiselle, si je m'occupe de mon diner. Vous permettez, n'est-ce pas ?... Commencez-vous à vous réchauffer ?

RAYMONDE.

Je suis tout à fait bien.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Alors, je vous laisse. Je n'ai plus que le temps de mettre tout en ordre en attendant mon Antoine ! (Elle sort en emportant le plat de champignons.)

## SCÈNE IX

RAYMONDE, seule, assise près de la cheminée.

Son fils..., son Antoine... Comme elle l'attend, son fils !... A mon retour de pension, ma mère m'attendait aussi... Elle m'a bien reçue ; mais il n'y avait pas dans son accueil la simplicité tendre de cette brave femme si impatiente d'embrasser son garçon... S'aimer !... Cela doit être bon de bien s'aimer !... On m'a dit que je devais aimer M. de Préfontaine..., maman le veut, mon père aussi. Mais... moi ?... que faire ?... (Elle reste plongée dans ses réflexions. — Silence.)

## SCÈNE X

RAYMONDE, ANTOINE.

ANTOINE, au dehors, dans le jardin : il s'arrête un moment près de la fenêtre et regarde dans l'intérieur de la pièce qu'un rayon de soleil rend claire et joyeuse. Apercevant Raymonde assise près de la cheminée, avec la fançon et la cape de M<sup>me</sup> Verdier sur les épaules ; *à part*.

C'est maman !... (Il court à la porte, l'ouvre doucement, arrive par derrière jusqu'à Raymonde, lui prend la tête entre ses mains et la baise vivement au front.) Bonjour, maman !

RAYMONDE, surprise, pousse un cri.

Ah !

ANTOINE, stupéfait.

Ce n'est pas elle !

RAYMONDE, vivement.

Mais non, monsieur, ce n'est pas elle !

ANTOINE.

Ah ! pardon, mademoiselle, pardon !... Mais je pouvais si peu m'attendre !... Je pensais...

RAYMONDE, se remettant.

Ce n'est rien, monsieur, j'ai eu peur un moment, je l'avoue... Vous avez une façon si... expansive de vous présenter.

ANTOINE.

Mon Dieu, la faute en est à cette cape que vous portez, et que je croyais bien reconnaître... Recevez toutes mes excuses, je vous prie.

RAYMONDE.

Oui, en effet... cette cape..., je m'explique !... C'est égal, vous m'avez un peu surprise.

ANTOINE.

Pardonnez ma maladresse.

RAYMONDE.

Dites votre empressement, monsieur Verdier... Je crois que si je n'avais su déjà combien vous aimiez votre mère, je n'en pourrais plus douter maintenant... Mais laissez-moi l'appeler, elle est à Madame Verdier! madame Verdier!

M<sup>me</sup> VERDIER, de la pièce à côté.

Ah! mon Dieu! C'est lui, n'est-ce pas? C'est lui

ANTOINE.

Ah! maman!...

## SCÈNE XI

RAYMONDE, ANTOINE, M<sup>me</sup> VERDIER.M<sup>me</sup> VERDIER, se jetant dans les bras de son fils.

Mon Antoine! mon pauvre garçon!... C'est-il Dieu possible, c'est toi! c'est toi!

(Elle lui prend les mains et s'assied. — Antoine l'embrasse, agenouillé devant elle.)

T'en voilà donc revenu de ton Paris? (Le regardant.) Allons, ils ne t'ont pas encore trop abîmé là-bas! Même que tu as tout à fait bonne mine! (Apercevant Raymonde qui les regarde, adossée à la fenêtre.) Ah! tu ne connaissais pas M<sup>lle</sup> La Tremblaie, Antoine?

ANTOINE, avec embarras.

Non!... C'est-à-dire...

RAYMONDE, un peu railleuse.

Oh! monsieur s'est présenté lui-même. La connaissance ira vite maintenant!

ANTOINE, timidement.

Mademoiselle!...



M<sup>me</sup> VERDIER.

M<sup>lle</sup> La Tremblaie est de Paris aussi... Elle n'habite la *Maison verte* que depuis le printemps... Tu te souviens de la *Maison verte*?

ANTOINE.

Si je m'en souviens ! Tout enfouie dans la vigne vierge..., je la vois d'ici.

RAYMONDE.

La dernière maison du village, avant les bois.

ANTOINE.

Oui, de ce côté de la forêt, juste à l'opposé du Chesnois.

RAYMONDE.

C'est cela.

ANTOINE.

A propos de Chesnois, et monsieur Noël ? Sait-il mon arrivée ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Si il la sait !... Il était là il n'y a qu'un instant... Il sera allé au-devant de ton père... Mais, j'y pense, tu aurais dû les rencontrer.

ANTOINE.

Ah ! vois-tu, c'est que je n'y pouvais plus tenir, et, au bas de Pierrefontaine, j'ai pris par la futaie de Montavoir pour aller plus vite... Il se porte bien, mon père, n'est-ce pas ? tout à fait bien ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Tout à fait ; mais il ne faut pas que la joie de te revoir me fasse oublier mon dîner... Tu dois tomber de faim ?

ANTOINE.

J'avoue que le grand air m'a ouvert l'appétit.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Seigneur ! et mon couvert qui n'est pas mis !

ANTOINE.

Ne t'inquiète pas, maman... J'en fais mon affaire... Ça me rappellera le bon temps d'autrefois.

RAYMONDE, s'avancant vers la table.

Et moi, puisque je suis de la maison, je vous aiderai.

M<sup>me</sup> VERDIER.

C'est trop de peine, mademoiselle... Figure-toi, Antoine, que M<sup>lle</sup> Raymonde était dehors par l'orage de tout à l'heure, qui l'avait mise dans un état!... Tu n'es pas mouillé, toi, au moins?

ANTOINE.

Oh! non... Je suis entré un moment chez les charbonniers, en forêt, et l'ondée a passé... Où sont les assiettes, maman?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Sur le buffet, tout est prêt.

ANTOINE.

Bon!... Veille au dîner et ne t'occupe pas du reste, ce sera fait.

RAYMONDE.

Et bien fait!...

M<sup>me</sup> VERDIER, regardant à la fenêtre.

Ah! voici le soleil qui vient vous tenir compagnie... Tu nous as ramené le beau temps!

(Elle embrasse Antoine et sort.)

## SCÈNE XII

ANTOINE, RAYMONDE.

ANTOINE.

C'est vrai, les bois s'ensoleillent là-bas... Les sentiers sont

noyés dans une vapeur argentée et des milliers de gouttes d'eau scintillent dans les branches.

RAYMONDE, allant à la fenêtre.

Comme il ferait bon courir à travers ces verdure mouillées!... Il y a des moments où l'odeur humide des feuilles me monte à la tête et me grise. (A Antoine qui est remonté près d'elle et qui la regarde, étonné.) Eh bien, et ce couvert?

ANTOINE.

C'est vrai, nous nous oublions !

RAYMONDE, près de la table.

Combien de couverts?

ANTOINE.

Le père, la maman, M. Noël et moi.. , ça fait quatre, mademoiselle.

RAYMONDE.

Mon enthousiasme pour votre vieille forêt a l'air de vous étonner, monsieur Verdier?

ANTOINE.

Je vous avoue que dans la bouche d'une Parisienne cette admiration me surprend...

RAYMONDE.

Vous surprend ?

ANTOINE.

Et m'enchanté... Vraiment, vous ne trouvez pas notre pays un peu bien sauvage ?

RAYMONDE, mettant le couvert.

J'aime ce qui est sauvage!... Quand on a été claquemurée six ans dans de maussades pensions, c'est un plaisir de courir en plein air. A la maison, on me laisse la bride sur le cou et j'en profite pour donner libre carrière à mes goûts de sauvagerie... Les gens d'ici trouvent même que j'en profite trop, et, dans le pays, j'ai la réputation d'une demoiselle très mal élevée.

ANTOINE, souriant.

Vraiment ?

RAYMONDE

Mon Dieu, oui!... Les couteaux? Ah! les voici... J'ai l'air d'une tête folle; au fond, je suis très sérieuse et capable de bien des choses qu'on ne sait pas..., que je sais pas moi-même peut-être... Mais ce que je vous dis là doit vous être fort indifférent.

ANTOINE, la regardant attentivement.

Au contraire, je vous assure que cela m'intéresse beaucoup.

RAYMONDE.

Oui!... Eh bien, passez-moi le sel et surtout ne le renversez pas, ça porte malchance!

ANTOINE, riant.

Malchance?... Bah! mademoiselle, vous conjurerez le sort. Une visiteuse aimable, c'est comme une hirondelle: elle porte bonheur à la maison où elle entre.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, M<sup>me</sup> VERDIER, puis OSMIN et LA TREMBLAIE.

M<sup>me</sup> VERDIER, venant de gauche.

Mademoiselle, voici M. Osmin... Il y a quelqu'un avec lui.

RAYMONDE.

Ah! c'est papa!

OSMIN, entrant avec un paquet de vêtements à la main.

Par ici, monsieur La Tremblaie, par ici!

(Il remet le paquet à M<sup>me</sup> Verdier.)

RAYMONDE, d'un air espiègle, faisant la révérence à son père.<sup>1</sup>  
 Bonjour, m'sieu !

LA TREMBLAIE, regardant sa fille, étonné de son accoutrement.  
 Comment, c'est toi ? Ah ! que j'étais inquiet, mon enfant !

OSMIN, allant vers Antoine.

Tiens... Antoine !

(Il lui serre la main et ils causent ensemble près de la fenêtre.)

LA TREMBLAIE, à M<sup>me</sup> Verdier.

Je vous remercie, madame, du bon accueil que vous avez fait à cette petite... Elle vous a assez gênée comme cela ; je vais vous en débarrasser.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oh ! c'est plaisir d'obliger son prochain, mon cher monsieur.

LA TREMBLAIE, à Raymonde.

Sortir par un temps pareil?... Quelle folie!... Ah ! ta mère était tout à fait fâchée, et dame, cette fois, tu sais..., j'ai été de son avis.

RAYMONDE.

D'abord, toi, tu es toujours de l'avis de maman.

LA TREMBLAIE.

Eh bien, mademoiselle!... Tu sais cependant que je ne fais que ce que je veux avec ta mère, tu le sais !

RAYMONDE.

Oui, mais tu ne veux jamais que ce qu'elle fait, voilà tout !

LA TREMBLAIE.

Là. là... C'est moi que tu vas gronder maintenant ! Va vite changer de vêtements pour ne pas gêner M<sup>me</sup> Verdier plus longtemps.

RAYMONDE.

Oui, oui, dans une seconde, je reviens!... Surtout pas de bouderie!... Je ne t'embrasserais pas de huit jours !

(Elle l'embrasse, puis sort avec M<sup>me</sup> Verdier.)

## SCÈNE XIV

ANTOINE, LA TREMBLAIE, OSMIN.

OSMIN, amenant Antoine à M. La Tremblaie.

Monsieur La Tremblaie, voulez-vous me permettre de vous présenter un ami d'enfance..., un jeune savant dont le nom doit vous être connu..., M. Antoine Verdier ?

LA TREMBLAIE.

Antoine Verdier!... Comment c'est à vous, monsieur, que je dois tant de bonnes heures passées à admirer des études qui sont déjà d'un maître ?

ANTOINE.

J'aime profondément la science, monsieur ; c'est jusqu'ici mon plus grand mérite.

OSMIN.

Vous pouvez accepter les éloges de M. La Tremblaie, Antoine... Il s'y connaît ; c'est un savant, lui aussi.

LA TREMBLAIE.

Dites un vieil élève... Oui, autrefois, je me suis occupé d'études physiologiques ; j'ai même eu quelques succès d'école, il y a vingt-cinq ans ; mais, vous le voyez, ils n'ont pas tenu ce qu'ils promettaient... Si je ne craignais pas d'abuser de vos instants de liberté, monsieur, je vous demanderais de venir causer avec moi quelquefois, pendant vos vacances ?

ANTOINE.

Je suis tout à votre disposition, monsieur.

LA TREMBLAIE.

Alors, c'est entendu ; vous serez le bienvenu à la *Maison verte*.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, RAYMONDE, M<sup>me</sup> VERDIER.

RAYMONDE.

Me voilà!... Je suis prête.

M<sup>me</sup> VERDIER, à Antoine.

Antoine, ton père revient avec le courrier!

ANTOINE.

Ce pauvre père! (A Raymonde.) Vous m'excusez, mademoiselle, mais il y a trois ans que je ne l'ai vu.

(Il sort.)

RAYMONDE, à son père.

Hein! si tu étais trois ans sans me voir, toi?

LA TREMBLAIE.

Ce seraient trois ans de tranquillité, mademoiselle.

RAYMONDE.

Oh! ce seraient trois ans de misère, monsieur!... Allons venez! Au revoir et encore merci, madame Verdier.

M<sup>me</sup> VERDIER.

A votre service, mademoiselle, à votre service!

(Raymonde sort au bras de son père.)

OSMIN, les voyant partir sans lui.

Et elles vous disent : « On vous adore !... » (Saluant.)  
Madame Verdier!... (Il sort en courant.)

## SCÈNE XVI

ANTOINE, M<sup>me</sup> VERDIER, VERDIER, BERNARD.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mon pauvre homme, doit-il être heureux !

(On entend le courrier s'arrêter au dehors, à gauche,  
sur la route.)

VERDIER, du dehors.

Nous voici, nous voici !

NOËL, du dehors.

Bernard, descendez les bagages du Parisien ! (Entrant.)  
Antoine, mon enfant ! Ah ! que je suis aise de te revoir.

ANTOINE, avec effusion.

Et moi donc ! (Bernard dépose les bagages près de la porte et  
s'éloigne.)

VERDIER.

Allons, c'est bon... On se dira des douceurs plus tard !...  
Oh ! là ! le diner, la mère. Les tendresses ouvrent l'appétit.  
Pas vrai, garçon ?

ANTOINE.

Ma foi, père, tu as raison. Je crois que je dirai volontiers  
deux mots au diner.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Et à la surprise de M. Noël.

NOËL.

Ah ! si vous parlez, alors !

M<sup>me</sup> VERDIER.

Non, non, je n'ai rien dit... A table ; je sers tout de suite.  
(Elle passe un moment dans la pièce à gauche.)

VERDIER.

A table ! vous ici, monsieur Noël ; toi, garçon, en face de



moi, près de ta mère. (Ils s'assoient. M<sup>me</sup> Verdier sert le potage.)

ANTOINE.

Ah! mère, elle a une odeur appétissante, ta potée aux choux!

VERDIER, lui serrant la main par-dessus la table.

Comme c'est bon de se retrouver!

NOËL, à M<sup>me</sup> Verdier, en regardant un bracelet oublié par Raymonde  
Qu'est-ce que c'est que ça, madame Verdier?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ah! mon Dieu, c'est un bracelet que la demoiselle aura oublié en se rajustant...

VERDIER.

Quelle demoiselle?

ANTOINE.

M<sup>lle</sup> Raymonde. Elle sort d'ici.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Avec son père... C'est M<sup>lle</sup> La Tremblaie, Verdier.

NOËL, se levant.

Vous dites? madame Verdier, vous dites?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Je dis: La Tremblaie.

ANTOINE.

Oh! un homme charmant. Il paraît qu'il a loué la *Maison verte*.

NOËL (à lui-même).

La Tremblaie!...

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui... Je le vois passer quelquefois en voiture avec sa femme. Elle a dû être bien belle dans le temps!

NOËL, à part.

Oui... bien belle!

VERDIER.

Mais qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Noël ?

NOËL.

Rien..., rien...

ANTOINE.

La Tremblaie?... Au fait, vous devez l'avoir connu ? Vous suiviez probablement les mêmes cours à la Sorbonne et vous avez dû entendre parler de lui ?

NOËL, faisant effort pour reprendre son sang-froid.

De lui... oui, c'est cela !... Je l'ai connu il y a quelque vingt-cinq ans... Oui, je l'ai connu ! (Silence. — Noël absorbé. — Les trois autres se regardent étonnés.) Vous est-il arrivé, madame Verdier, de retrouver la clef perdue d'un meuble fermé depuis des années, et d'y découvrir un tas de vieilleries du temps passé : lettres jaunies, rubans fanés ? Eh bien, nous avons tous dans un recoin de notre cœur quelques-unes de ces reliques aux parfums amers... La cachette reste longtemps ignorée... Un jour, la clef se retrouve, le meuble s'ouvre... Alors on se souvient ! Mais bah ! c'est fini maintenant... Pardonnez-moi !

VERDIER.

Allons, mon bon monsieur Noël, ne troublons pas ce jour de fête. (Levant son verre.) A la santé d'Antoine, monsieur Noël, et à la vôtre !

NOËL.

A toutes les nôtres, mes amis ! (Ils se lèvent, et trinquant, Noël se rasseyant et regardant le bracelet.) Quelle singulière aventure que la vie !

(RIDEAU.)

## ACTE DEUXIÈME

---

*Chez La Tremblaie, à la Maison verte. — Le jardin. A gauche, la maison dans la verdure; à droite, les massifs et les arbres du parc. Au fond, une terrasse; au milieu, un banc; et à gauche, un perron descendant sur la route et coupant le mur d'appui couvert de lierres, par-dessus lequel on entrevoit au loin la vallée et les collines très boisées.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

RAYMONDE, LA TREMBLAIE.

RAYMONDE lit à haute voix un journal ; La Tremblaie s'est endormi dans un fauteuil.

(Lisant.) « La lutte engagée par le ministère paraît, à moins qu'elle ne se prolonge, devoir aboutir à une issue prochaine, et le cabinet, s'il ne reste pas aux affaires, n'aura plus qu'à disparaître devant les vœux d'une majorité qui le soutiendra toujours courageusement, si elle ne le renverse pas. » (S'apercevant que son père est profondément endormi, elle pose le journal.) Père !

LA TREMBLAIE, s'éveillant.

Hein ! tu disais ?

RAYMONDE.

Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

LA TREMBLAIE, sérieux.

Moi, c'est absolument mon opinion.

RAYMONDE, se levant et passant derrière lui.

Oni. Eh bien, puisque la politique t'intéresse si vivement, causons, j'aime mieux ça !

LA TREMBLAIE.

Moi aussi !... Cette chaleur m'avait un peu endormi.

RAYMONDE.

Oh ! ce n'est pas la chaleur, c'est l'ennui... Et veux-tu que je te dise, moi, pourquoi tu t'ennuies ?... C'est parce que M. Verdier n'est pas venu aujourd'hui, comme d'habitude... Avoue que tu ne peux plus vivre sans lui !

LA TREMBLAIE.

Je reconnais que c'est un charmant garçon, et, depuis quinze jours qu'il est arrivé ici...

RAYMONDE.

Quinze jours !... Il est dans le pays depuis un mois.

LA TREMBLAIE.

Eh bien, depuis un mois, j'ai pris grand plaisir à le voir... Mais j'espère qu'il va venir : je pense le retenir à dîner. Osmin doit être des nôtres.

RAYMONDE.

M. de Préfontaine ?... Il est de retour ?

LA TREMBLAIE.

Il rentre ce soir à Auberive.

RAYMONDE.

Ah !... Déjà !

LA TREMBLAIE.

Son arrivée n'a pas l'air de te faire plaisir

RAYMONDE.

Ni plaisir, ni déplaisir. Tu ne peux pas m'en demander davantage.

LA TREMBLAIE.

Mais si... Pour ta mère, au moins, tu devrais te montrer un peu plus aimable avec Osmin et lui faire grâce de tes gamineries habituelles.

RAYMONDE.

Que veux-tu, mon petit père? Quand je le vois, il ne me vient que des idées drôles... De lui tout me fait rire aux larmes : ses airs effarés, ses mines ahuries, tout, jusqu'à son équipage lorsqu'il vient ici... Oh ! cet antique cabriolet de ses pères, attelé d'un cheval pie, le cheval de ses pères aussi, probablement!... Tous les cinquante pas, cette bête légendaire refuse d'avancer. Alors Osmin descend d'un air résigné, fouille dans sa poche, y prend un morceau de sucre et le tend au cheval, en courant devant lui pour l'entraîner... Tu vois le tableau!...

LA TREMBLAIE, riant.

Mon Dieu, cela prouve son bon cœur. M. de Préfontaine est un très brave garçon ; il est bien posé ici ; il a un beau nom...

RAYMONDE.

Oh ! parlons-en ! Il s'appelle Osmin!... Où a-t-il été dénicher cela, mon Dieu ?

LA TREMBLAIE.

Ma chère enfant, ce prénom est justement une preuve de noblesse authentique. Il est dans la maison depuis la troisième croisade... Un de ses ancêtres, Huon de Préfontaine, étant prisonnier d'un prince musulman nommé Osmin, séduisit sa fille par sa haute mine et la grâce de ses manières...

RAYMONDE.

Eh bien, la famille a un peu dégénéré de ce côté-là, toujours !

LA TREMBLAIE, continuant.

Elle lui proposa de le faire évader et de partir avec lui... Aussi pieux que brave, il refusa net; et le père, qui sut la chose, en fut si touché, qu'il le renvoya sans rançon, à la condition que le baron et tous ses descendants à perpétuité donneraient à leur fils aîné le nom...

RAYMONDE.

De cet Abencerrage? De sorte que, si M. de Préfontaine a un garçon, il s'appellera Osmin?... Eh bien, voilà qui est encourageant!

LA TREMBLAIE, la calmant.

Allons, là, là! Il s'appellera comme tu voudras. Tant pis pour le Sarrasin!... Tais-toi, voici ta mère.

## SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOINE, CLOTILDE.

RAYMONDE, apercevant Antoine.

Avec M. Verdier!

LA TREMBLAIE.

Comment! vous étiez là?

ANTOINE, après avoir salué Raymonde.

J'ai failli ne venir que pour vous faire mes adieux, monsieur la Tremblaie.

RAYMONDE.

Vous vouliez partir?

LA TREMBLAIE.

Comment?...

ANTOINE.

Le ministre m'offrait une mission à l'étranger; mais ma mère m'a supplié de refuser...

CLOTILDE.

Et je grondais M. Verdier d'avoir aussi docilement obéi ; il ne faut pas faire si bon marché des occasions que la fortune vous présente !

LA TREMBLAIE, vivement.

Votre départ, mon cher Antoine, me laisserait un grand vide !... Que deviendraient mes études sur la flore d'Auberive ?

ANTOINE.

Vous les continuerez sans moi si je pars... En attendant, voici ce que j'ai pu trouver pour vous aujourd'hui... (Il lui offre quelques plantes.)

LA TREMBLAIE.

Ah ! c'est charmant... Regarde donc, Raymonde.

RAYMONDE.

Comme elles sont jolies, ces balsamines sauvages !

ANTOINE.

N'est-ce pas ? A Paris, quand je suis seul, l'hiver, je regarde souvent ces fleurs fanées dans mon herbier. Elles ont perdu leurs couleurs, mais elles ont embaumé toutes les pages d'un peu du parfum des bois. Elles me rappellent le pays et toutes les chères affections que j'y ai laissées... (A Clotilde.) Et maintenant, madame, permettez-moi de prendre congé.

LA TREMBLAIE, s'apercevant qu'Antoine va se retirer.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, Antoine, vous partez ?

RAYMONDE.

Comment, déjà, monsieur Verdier ?

LA TREMBLAIE.

Je comptais sur vous pour dîner... D'abord vous vous trouverez avec votre ami Osmin.

ANTOINE.

Ah ! M. de Préfontaine revient à Auberive ?

LA TREMBLAIE.

Ce soir même. Ainsi vous acceptez? (A Clotilde.) Insistez donc pour le retenir, ma chère amie.

CLOTILDE, froidement.

Certainement... nous serions heureux...

ANTOINE.

Je craindrais seulement de laisser ma mère dans l'inquiétude, madame.

RAYMONDE.

Voulez-vous qu'on la fasse prévenir?... C'est très simple

CLOTILDE.

Raymonde!...

LA TREMBLAIE.

Raymonde a raison, ma chère.... D'abord, il faut que vous voyiez mes chrysanthèmes, j'ai des conseils à vous demander... Tenez, allez embrasser votre mère et dites-lui que nous vous retenons à diner... Est-ce convenu?

ANTOINE, lui serrant la main.

J'aurais mauvaise grâce à refuser!

LA TREMBLAIE.

Raymonde, reconduis M. Verdier et recommande-lui de revenir au plus vite.

RAYMONDE, l'accompagnant.

Vous entendez, monsieur, on ne peut plus se passer de vous! (Ils sortent par le jardin, au fond.)

## SCÈNE III

LA TREMBLAIE, CLOTILDE.

LA TREMBLAIE, les suivant des yeux.

Ils sont gentils ainsi tous les deux!... Quel aimable garçon que cet Antoine!



CLOTILDE, assise près de la table. Elle a pris une broderie.

Tout à fait aimable!... Il faut même la bonté d'âme de M. de Préfontaine pour le supporter auprès de Raymonde sans en prendre ombrage.

LA TREMBLAIE.

Osmin? Quel mal y verrait-il?

CLOTILDE, se levant.

Pardon! Osmin est-il oui ou non le fiancé de Raymonde?

LA TREMBLAIE.

Le fiancé... Mon Dieu, entre nous certainement, mais pas encore pour le monde.

CLOTILDE.

Permettez! L'absence d'Osmin est la seule cause de ce retard. Il voulait obtenir l'assentiment d'un oncle qui habite Paris. Il l'aura, je l'espère. Vous sentez quel intérêt il y a pour nous de donner Raymonde à un homme influent dans le pays, qui nous amènera ses relations et nous ouvrira des portes, trop fermées jusqu'ici.

LA TREMBLAIE.

Raymonde consentira-t-elle?

CLOTILDE.

Raymonde est une enfant et elle doit s'en remettre à nous du soin d'assurer son bonheur... Il serait cruel que le caprice d'une petite fille vint tout remettre en question... D'ailleurs, malgré ses étourderies, elle devine déjà bien des choses et elle comprendra qu'en fait de maris, elle n'a pas l'embarras du choix.

LA TREMBLAIE.

Encore ne faudrait-il pas que ce mariage la rendit malheureuse!

CLOTILDE.

Elle ne sera pas malheureuse en épousant un galant homme, plein de cœur et qui l'aime.

LA TREMBLAIE.

Oui, mais Raymonde aime-t-elle M. de Préfontaine?... Elle n'a accueilli sa demande qu'avec une extrême réserve.

CLOTILDE.

C'est pour cela que vous avez tort d'attirer si souvent ici ce M. Verdier... Voulez-vous avoir pour gendre le fils d'un forestier..., un petit professeur sans fortune, qui emmènerait votre fille à Paris et qui nous laisserait nous morfondre ici?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien, laissez-moi agir. Quant à Raymonde, elle consentira, je m'en charge.

LA TREMBLAIE.

Osmin peut avoir des scrupules, quand il connaîtra notre position.

CLOTILDE.

Aussi doit-il la connaître dès aujourd'hui... Et j'ai compté sur vous pour cela.

LA TREMBLAIE, effrayé.

Vous voulez que je lui dise?...

CLOTILDE.

Je veux que vous me secondiez.

LA TREMBLAIE, avec un soupir

Sans doute; mais c'est une mission bien difficile pour moi.

CLOTILDE.

Il le faut, pourtant, il le faut!... Ah! je ne me suis jamais caché que notre vie arrangée en dehors des conventions reçues aboutirait à une impasse; le mariage de notre fille avec Osmin peut seul nous en tirer.

LA TREMBLAIE.

Allons, j'essayerai!

CLOTILDE.

Il ne suffit pas d'essayer, il faut réussir... Chut!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, RAYMONDE, puis OSMIN.

RAYMONDE, entrant par le fond à droite, en courant.

Père ! père !

LA TREMBLAIE.

Quoi donc ?

CLOTILDE.

Qu'y a-t-il?... Tu es bien gaie !

RAYMONDE, regardant par-dessus la terrasse.

C'est M. de Préfontaine, maman!... Le voilà arrêté au milieu de la route !

LA TREMBLAIE.

Eh bien, qui l'empêche d'entrer ?

RAYMONDE.

Oh ! lui, il ne demande pas mieux, c'est son cheval qui ne veut pas..., le cheval de ses pères!... (A Osmine par-dessus la terrasse.) Monsieur de Préfontaine, Pigeau a donc encore fait des siennes ?

OSMIN, du dehors.

Ah ! mademoiselle, il y met de l'entêtement... Il est malin, allez!... Il a deviné que j'avais oublié mon sucre.

RAYMONDE.

Attendez!... je viens à votre aide!... (Elle redescend vers le perron.)

LA TREMBLAIE.

Descends, et ouvre-lui la petite porte!... C'est le plus court.

RAYMONDE.

Tu vas voir, papa, tu vas voir !

(Elle redescend et prend du sucre sur le plateau à thé à droite.)

LA TREMBLAIE.

Voyons, Raymonde, pas d'enfantillage!

RAYMONDE, retournant à la terrasse et jetant des morceaux de sucre  
par-dessus le mur.

Allons, Pigeau!... Là... Par ici, mon ami!...

OSMIN, au dehors, à son cheval.

Voyons, Pigeau!

RAYMONDE, même jeu.

Par ici... Bellement!

OSMIN, du dehors.

Pigeau!

RAYMONDE, descendant l'escalier de la terrasse et disparaissant.  
Là... là!...

LA TREMBLAIE, à Clotilde.

Quelle enfant!

CLOTILDE.

Oui..., mais n'oubliez pas ce que nous avons dit..., ce  
que je veux!

(La Tremblaie s'incline, résigné.)

RAYMONDE, reparaissant au haut de l'escalier.

M. Osmin de Préfontaine!

(Osmin apparaît à son tour.)

OSMIN, à Raymonde.

Merci, mademoiselle!

LA TREMBLAIE.

Mes amitiés, mon cher Osmin!

OSMIN, saluant.

Bonjour, monsieur La Tremblaie. (A Clotilde.) Madame,  
je vous présente mes devoirs.

RAYMONDE, à Osmin.

Eh bien, monsieur Osmin, vous ne vous entendez donc  
toujours pas avec votre cheval?

OSMIN.

Mon Dieu, mademoiselle, Pigeau est une bonne bête... Il n'a qu'un défaut : il aime trop le sucre... Figurez-vous que lorsque je passe avec lui par Auberive, il s'arrête à la porte de tous les épiciers...

RAYMONDE, riant.

Ça, c'est d'une vulgarité !... Un cheval dont les ancêtres étaient à la troisième croisade !

CLOTILDE, sévèrement.

Raymonde !

LA TREMBLAIE.

Tu ne seras donc jamais sérieuse ?

RAYMONDE.

Ah ! tu trouves que je suis trop gaie... Attends !... (Elle entre au salon et joue au piano la marche funèbre de Chopin.)

LA TREMBLAIE, à Osmin.

Vous avez fait un bon voyage, mon ami ?

OSMIN, distrait et écoutant.

Excellent...

CLOTILDE.

Et vous avez-vu votre oncle ?

OSMIN, souriant distraitement, à Clotilde.

Il est mort !... (D'un ton plus grave.) Il est mort... Pardon vous permettez ?... (Il se lève et va d'un air admiratif écouter Raymonde devant la fenêtre du salon.) Ah ! bravo !... bravo... mademoiselle !...

RAYMONDE, du salon, tout en jouant.

Vous aimez donc la musique, maintenant ?

OSMIN.

Mon Dieu ! je m'y fais... Et quand c'est vous qui jouez, je suis dans l'enchantement.

CLOTILDE, se levant impatiente.

Raymonde ! (Le piano cesse. A Osmin.) Monsieur de Préfon-

taine! monsieur de Préfontaine!... nous avons à causer ensemble...

RAYMONDE, reparaissant sur le perron.

Maman?

CLOTILDE.

Tu oublies que ton père a promis de montrer ses chrysanthèmes à M. Verdier... Tu devrais choisir les plus beaux et en faire un bouquet pour le salon.

RAYMONDE.

Ce qui veut dire tout simplement : Raymonde, j'ai à causer avec monsieur Osmin, laissez-nous tranquilles !

OSMIN, à Raymonde.

Ah ! mademoiselle, je passerais des heures à vous écouter... Qu'est-ce que vous jouiez là ?

RAYMONDE, avec une gravité comique

La marche funèbre de Chopin.

OSMIN.

Ah ! c'est très gentil !

RAYMONDE, ironiquement.

N'est-ce pas ? (Descendant, à son père.) Papa, laissons maman avec M. Osmin, viens !...

LA TREMBLAIE.

Mais...

RAYMONDE, l'entraînant.

Non, non... Les enfants ne doivent pas écouter... Viens vite !

(Elle surt avec lui par la gauche en fredonnant la marche funèbre, et en se tournant vers Osmin qui l'écoute, enchanté.)

## SCÈNE V

CLOTILDE, OSMIN.

CLOTILDE, voyant qu'Osmin suit Raymonde des yeux.  
Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

OSMIN.

Ah ! oui, je l'aime... Et ce n'est pas ce que je fais de mieux, je le sais.

CLOTILDE.

Pourquoi ?... Avec votre nom et votre situation ici, on peut prétendre aux meilleurs partis... Seulement...

OSMIN, ôtant ses gants avec difficulté.

Vous voyez, il y a un seulement.

CLOTILDE.

Il n'y en aura un que si vous le voulez bien : quand vous m'avez demandé la main de Raymonde, je ne vous ai pas laissé ignorer qu'au moment de conclure, les difficultés viendraient peut-être de votre côté.

OSMIN.

Ah ! chère madame, vous ne savez pas à quel point je l'aime !... Je serais homme à déraciner la forêt de Vivey tout entière si elle se dressait entre elle et moi.

CLOTILDE.

Ne déracinez rien et écoutez-moi... Il vous faudra passer par-dessus certains préjugés de famille et de naissance, auxquels dans votre monde on attache quelque importance, et cela vous sera peut-être plus difficile que vous ne pensez.

OSMIN.

Bah ! je ne suis pas entiché de ma noblesse au point de m'imaginer que je me mésallie en épousant une jeune fille

qui n'a pas de particule. D'ailleurs, il ne me restait qu'un seul parent, mon pauvre oncle... Et puisque j'ai eu la douleur de le perdre...

CLOTILDE.

Enfin, maintenant qu'il n'y a plus d'obstacles..., il convient de hâter les choses.

OSMIN.

Mais... ces difficultés dont vous me parliez?...

CLOTILDE.

Quelles difficultés?... Ah! oui. Eh bien, M. La Tremblaie désire en causer avec vous, je vais vous laisser ensemble. D'ailleurs, je vous le répète, ces difficultés n'existeront qu'autant que vous le voudrez. Ainsi votre bonheur dépend de vous seul maintenant.

OSMIN, indécis.

De moi seul..., oui.

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu, je comprends jusqu'à un certain point votre hésitation; mais comprenez aussi que Raymonde est d'âge à s'établir. Je serais désolée de chercher ailleurs et d'encourager un autre prétendant qui me plairait peut-être moins.

OSMIN.

Un autre prétendant?

CLOTILDE.

Sans doute : vous pensez bien que vous n'êtes pas seul à trouver Raymonde jolie. Il y a des gens qui s'estimeraient trop heureux de l'épouser... Tenez, sans chercher bien loin, je crois que votre ami, M. Verdier...

OSMIN.

Antoine? Eh bien?

CLOTILDE.

Eh bien, je le soupçonne fort de ne pas être insensible



aux beaux yeux de Raymonde... Et si vos idées venaient à changer, si...

OSMIN.

Elles ne changeront pas, madame, elles ne changeront jamais ! J'aime votre fille, et rien ne pourra m'empêcher d'être son mari.

CLOTILDE, à part.

Allons donc !

OSMIN.

Si M. La Tremblaie veut bien me faire l'honneur d'un moment d'entretien, nous allons arrêter ce mariage dès aujourd'hui.

CLOTILDE.

Voilà qui est parler, mon ami... Je vais de mon côté m'occuper des détails avec notre curé.

OSMIN.

Oui, oui... Je veux que la noce soit brillante et digne de la mariée... Et d'abord, j'ai une idée... L'usage, dans notre montagne, quand un garçon se fiance, est de donner, le jour des promesses, une sérénade à sa promise... Je trouverai des violons dans le pays.

CLOTILDE.

Mais c'est parfait, cela !... Eh bien, ne changeons rien à ces vieilles coutumes, dont la poésie ne peut que plaire à l'imagination de Raymonde et vous ouvrir le chemin de son cœur... Tenez, faites mieux, ne dites rien, et donnez-lui, dès ce soir, la surprise d'une sérénade, pendant le dîner...

OSMIN.

Pendant le dîner ?... Parfait !... Je cours chercher mes musiciens... Nous mangerons en musique... On n'en mange que mieux. (Il va pour sortir.)

CLOTILDE.

Faites vite !

OSMIN.

Ah ! cela dépendra de Pigeau ! (Il se frappe le front, court au sucrier, le vide dans ses mains et sort par l'escalier du fond.)

## SCÈNE VI

CLOTILDE, puis RAYMONDE.

CLOTILDE, seule.

Allons..., après tout, c'est un brave garçon ! Raymonde ne sera pas à plaindre... Elle fera une femme charmante, si elle veut... Il faut qu'elle veuille.

RAYMONDE, arrivant du fond à droite, avec un bouquet qu'elle pose sur la table.

Les voilà, tes fleurs, mère !

(Bruit de voiture. — Elle remonte vers la terrasse.)

CLOTILDE.

Écoute-moi ! (L'attirant près d'elle.) Veux-tu que nous cautions toutes les deux gentiment ?

RAYMONDE, qui s'est assise, se relevant.

Oh ! je vois cela dans tes yeux, tu vas me parler mariage. J'aime autant m'en aller !

CLOTILDE.

Non, reste. Tu n'as pas toujours pensé ainsi, pourtant... Te souviens-tu de ta dernière année de pension ? Tu t'en nuyais bien !

RAYMONDE.

Oh ! oui.

CLOTILDE.

Et te rappelles-tu le jour où j'entrai au parloir tandis que tu étudiais ton piano ? Tu me tournais le dos et tu ne me savais pas là. Au lieu de jouer, tu avais laissé aller

tes mains sur le clavier. Je te vois encore... et tu soupirais d'un ton lamentable : « Ah ! mon Dieu ! donnez-moi un mari, un tout petit mari ! »

RAYMONDE.

Mais oui, maman... Seulement, tu sais, M. Osmin comme petit mari, dame, ça n'est pas l'idéal.

CLOTILDE.

L'idéal ! l'idéal ! La vien'est pas faite de cela, mon enfant.

RAYMONDE.

Oh ! pardonne-moi, maman ; mais, vois-tu, quand on a dix-huit ans, la tête travaille ; la mienne, surtout. Tiens, je l'ai vu souvent, moi, mon idéal ; je rêve que je cours quelque grand danger et qu'il me sauve...

CLOTILDE.

Qui ?

RAYMONDE.

Lui !... En pension, quand ma maîtresse d'anglais me grondait, une grande, sèche comme une Bible en parchemin..., c'était lui qui, suivi de son fidèle écuyer, apparaissait dans la classe, à cheval... Et elle était au troisième, la classe d'anglais ! Il demandait ma main ; je la lui donnais, et le fidèle écuyer épousait la maîtresse d'anglais, pour nous en débarrasser.

CLOTILDE.

Tu ne seras jamais raisonnable !

RAYMONDE.

C'était joli comme un conte de fée. Pourquoi cela n'arrive-t-il jamais, dis, maman, les contes de fée ?

CLOTILDE.

Parce que l'existence est faite de prose et non de poésie. C'est ce que je voudrais te faire comprendre.

RAYMONDE.

Hélas ! je le sens déjà.

CLOTILDE.

Voyons ! Elle n'a pourtant pas été bien dure pour toi jusqu'ici, l'existence ! Ton père ne te gâte-t-il pas constamment ?

RAYMONDE.

Il est si bon !

CLOTILDE.

D'une bonté qui va jusqu'à la faiblesse... Pour moi, si j'ai quelques vivacités de caractère, elles ne m'empêchent pas de t'aimer.

RAYMONDE.

Je le sais ; aussi, malgré ma mauvaise tête, je vous aime bien tous les deux.

CLOTILDE.

Tu nous aimes, c'est bientôt dit ; mais si je te demandais de nous le prouver...

RAYMONDE.

Ah ! quand tu voudras !

CLOTILDE.

Le moment est venu, mon enfant. Tu peux aujourd'hui reconnaître en une heure tout ce que ton père et moi avons fait pour toi. Le veux-tu ?

RAYMONDE.

Sans doute !

CLOTILDE.

Écoute-moi. Tu es assez intelligente, malgré ta tête folle, pour deviner bien des côtés de l'existence que je ne peux pas t'expliquer. Il faut que tu aies assez de confiance en moi pour ne rien demander et pour m'obéir, sûre que je ne veux, comme toujours, que ton bonheur en te donnant à M. de Préfontaine.

RAYMONDE, se levant.

Ma mère, je t'en prie... Oh ! non, pas cela ! pas cela !

CLOTILDE.

Sois raisonnable, je t'en supplie.

RAYMONDE, suppliante.

Non, je ne veux pas... Je ne peux pas !

CLOTILDE.

Eh bien, je voudrai pour toi, moi !

RAYMONDE.

Mais tu ne m'aimes donc pas ?

CLOTILDE.

C'est parce que je t'aime que je tiens à ce mariage. Aie confiance en moi. Tu es jeune !... Tu me reprocherais plus tard de n'avoir pas su t'imposer le bonheur auprès duquel tu serais passée.

RAYMONDE.

Non, ma mère, je n'aime pas M. Osmin, je ne pourrai jamais l'aimer... En me donnant ainsi par calcul, sans amour, je ferais son malheur comme le mien...

CLOTILDE.

Allons, c'est à la femme que je parlais, et c'est toujours l'enfant qui me répond !

RAYMONDE.

Oui, ma mère, je suis restée une enfant ; mais, si j'en ai gardé la tendresse, j'en ai gardé aussi l'entêtement.

CLOTILDE, se levant.

Tu sais que, lorsque je veux, je ne cède à personne, pas même à ton père ; encore moins à toi !... Je te forcerai à m'obéir...

RAYMONDE.

Jamais, ma mère !

CLOTILDE, prête à remonter le perron qui conduit à la maison.  
Jamais ?

RAYMONDE.

Jamais !

CLOTILDE.

Nous verrons!... (Elle rentre par la gauche.)

## SCÈNE VII

RAYMONDE. Elle va s'asseoir en pleurant à droite.

Mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour qu'on me torture ainsi? Mais je n'aime pas M. de Préfontaine!... Pourquoi m'engage-t-on, malgré moi?... (Sa main tombe sur les balsamines apportées par Antoine.) Ah! si j'avais connu Antoine tout d'abord! (Elle prend une fleur et la regarde.) M'aime-t-il, lui?... Quand il vient, mon cœur le devine, bien avant qu'il soit là... Il me salue : « Bonjour, mademoiselle! » — Et quand je lui réponds, j'ai toujours peur que ma mère ne surprenne mon amour dans ma réponse, tant il me semble que je mets mon âme entière dans ces mots si simples : « Bonjour, monsieur!... » (Elle demeure absorbée dans sa rêverie.)

## SCÈNE VIII

RAYMONDE, ANTOINE.

ANTOINE, entrant par le fond, à droite et s'approchant de la table.

C'est moi!

RAYMONDE.

Vous?... Ah! que je suis contente!

ANTOINE.

Vraiment?

RAYMONDE.

Oui, j'étais seule. Mon père fait sa promenade de tous les soirs avec M. de Préfontaine. Ma mère vient de sortir...

Nous avons eu ensemble une discussion assez désagréable...  
J'en ai presque pleuré.

ANTOINE.

En effet, vous me semblez nerveuse.

RAYMONDE.

Oh! ce n'est rien... Maman est un peu vive, et moi, quand je crois avoir raison, j'aimerais mieux me faire tuer que de céder.

ANTOINE.

C'est ce qu'on appelle avoir du caractère!

RAYMONDE.

Oh! j'en ai!... Alors votre mère vous a donné votre liberté?... Vous nous restez!

ANTOINE.

Je reste... Pauvre mère, je n'ai pas eu à l'en prier beaucoup... Et pourtant mon couvert était déjà mis entre le sien et celui de mon père, et je sentais que ma place vide au dîner de famille ferait leur soirée plus triste.

RAYMONDE.

Nous vous permettrons de partir un peu plus tôt, pour que vous puissiez embrasser votre mère avant qu'elle soit endormie .. Je l'aime, votre mère!...

ANTOINE.

Merci, je le lui dirai... J'ai si peur qu'elle ne vous garde rancune de l'abandon où je la laisse quelquefois à cause de vous.

RAYMONDE.

De moi?

ANTOINE.

Oui... Souvent, pendant qu'elle me conte les histoires du pays : comment celle-ci s'est mariée et comment celui-ci est devenu veuf, j'ai l'air d'écouter, mais sans qu'elle s'en doute, la chère femme, je ne suis plus auprès d'elle,

je suis ici, près de vous. Je ferme les yeux et c'est vous que je vois à travers mon rêve, toujours vous !

RAYMONDE.

Cela ne vous ennuie donc pas de causer avec une petite fille ignorante ?

ANTOINE.

Cette prétendue ignorance est ce qui me séduit le plus en vous !

RAYMONDE.

Oh ! séduit !... Je croyais que vous autres, savants, vous n'exagériez jamais !

ANTOINE.

Oui, séduit..., je le répète... Vous voyez que je vous ouvre mon cœur... Ne me laisserez-vous pas lire un peu dans le vôtre, maintenant ?

RAYMONDE.

Dans le mien ?

ANTOINE.

Je n'ai aucun droit à vos confidences... Pourtant je suis curieux..., curieux de tout ce qui vous regarde... Je voudrais savoir, par exemple, d'où vous venait ce bracelet que vous avez oublié chez ma mère, la première fois que je vous ai vue, et sur l'émail duquel on lisait : « Pensez à moi. »

RAYMONDE, troublée.

Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

ANTOINE, froidement.

Rien..., vous avez raison... (Moment de silence.)

RAYMONDE.

Vous êtes fâché ?

ANTOINE.

Moi?... Non... Seulement, je m'aperçois que j'ai été indiscret et je me tais.



RAYMONDE.

Pourquoi attachez-vous de l'importance à des choses indifférentes ? Ce bracelet, vous voyez, je ne le porte même plus.

ANTOINE.

C'est vrai... Mais croyez-vous que la personne qui vous l'a donné, serait flattée de cet oubli ?

RAYMONDE.

Oh ! je m'inquiète si peu de l'opinion de certaines personnes !

ANTOINE.

Même de celle de M. de Préfontaine ?

RAYMONDE, nerveusement et avec des larmes.

Pourquoi me persécutez-vous ainsi ? Vous me faites de la peine et vous êtes méchant !

ANTOINE, se rapprochant et très bas.

Pardonnez-moi, Raymonde... C'est que je ne retrouve plus ma raison dans le trouble où vous m'avez jeté !... Il faut bien que je vous le dise enfin... Vous m'avez pris tout entier, et cela, moins peut-être par le charme de votre beauté que par la franchise de votre nature et la sincérité de vos paroles. Je suis sûr que vous ne sauriez pas mentir. Votre bouche n'est pas faite pour que le remords d'un mensonge en puisse chasser le sourire, et vos grands yeux sont trop limpides pour qu'une fausseté vienne jamais ternir votre regard... Je vous aime !...

RAYMONDE.

Ne parlez pas si bas, j'ai peur de vous entendre.

ANTOINE.

Il faut pourtant que vous connaissiez mon amour, Raymonde ! Longtemps, j'ai voulu le garder secret, mais mon cœur ne peut plus le contenir... Il jaillit et se répand comme l'eau des sources de nos bois : il est pur comme

elles, pur comme vous, Raymonde. (S'apercevant qu'elle essuie une larme.) Pardon! mes paroles vous ont fâchée?... Vous pleurez!

RAYMONDE.

Oh! c'est de joie!

ANTOINE.

Peut-être aurais-je dû me taire encore?... Je sais trop bien quelle distance me sépare de vous... Moi, fils de pauvres gens, sans nom et sans fortune.

RAYMONDE, avec vivacité.

Ne dites pas cela!... Je suis si fière d'avoir été devinée et choisie par vous!

ANTOINE.

Raymonde!... Je suis heureux, et pourtant j'ai peur que vous ne vous fassiez trop d'illusions sur mon compte. Tenez, il y a dans notre pays un vieil air qu'on chante aux jours de noces et de fiançailles :

L'amour, l'amour qu'on aime tant  
Est comme une montagne haute;  
On la monte tout en chantant,  
On pleure en descendant la côte...

C'est une chanson triste comme toutes les chansons de paysans. Eh bien, ce qu'elle dit de l'amour, je pourrais le dire aussi de ma vie... J'aurai des luttes à soutenir et sans doute des défaites à essuyer... Peut-être alors regretterez-vous d'avoir associé votre jeunesse à la mienne?

RAYMONDE.

Jamais!... Je me tiendrai à vos côtés pour vous encourager dans la lutte, et je serai de moitié dans vos succès.

ANTOINE.

Ah! chère Raymonde!

(Il couvre ses mains de baisers. — Le jour baisse peu à peu. — Au loin, une sonnerie d'angélus.)

RAYMONDE, troublée.

Voici le jour qui baisse... Peut-être devrions-nous rentrer?

ANTOINE, l'emmenant vers la terrasse.

Non, restons un moment encore!... Il fait si bon à cette heure paisible où la forêt s'endort, bercée par les lentes sonneries de l'angélus!... Tenez, voici la première étoile qui se lève, comme pour saluer notre amour qui commence.

RAYMONDE.

C'est beau, ce premier lever des étoiles, dans le ciel encore clair! Jamais cette tombée du crépuscule ne m'avait paru aussi douce qu'aujourd'hui!

ANTOINE, la faisant asseoir sur le banc, au fond.

Savourons-la bien tous deux!... Voyez, dans la campagne, quel calme, quelle fraîcheur reposante!... De même que tout à l'heure des larmes de joie vous montaient aux yeux, la rosée du soir monte du fond des chemins creux et mouille les feuilles endormies... On dirait que la forêt se recueille pour m'entendre vous répéter que je vous aime et que votre amour fera le bonheur de toute ma vie!...

(Ils restent un moment silencieux.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, UN JARDINIER.

LE JARDINIER.

Mademoiselle?

RAYMONDE.

Eh bien, qu'y a-t-il?

LE JARDINIER.

Mademoiselle..., c'est quelqu'un..., un homme qui est à la porte du jardin et qui désire voir M. Verdier.

RAYMONDE.

ANTOINE.

Moi ?

RAYMONDE.

Demandez-lui son nom.

LE JARDINIER.

Je le lui ai demandé, mademoiselle. Il a eu l'air de me répondre que, son nom, on le saurait toujours assez tôt.

RAYMONDE, à Antoine.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Je ne sais. (Au jardinier.) Est-ce quelqu'un du pays ?

LE JARDINIER.

Dame, monsieur, on ne le voit guère de ces côtés-ci ; mais il me semble pourtant bien que je l'ai rencontré un jour que j'allais chez monsieur chercher un livre pour mademoiselle.

ANTOINE.

Chez moi?... Ah ! c'est M. Noël !

RAYMONDE.

Vous le connaissez, cela suffit... (Au jardinier.) C'est bien... Dans un moment !... Allez !

LE JARDINIER.

Oui, mademoiselle... (Il sort.)

## SCÈNE X

RAYMONDE, ANTOINE.

RAYMONDE.

Ce monsieur Noël, je me rappelle à présent l'avoir rencontré une ou deux fois en forêt. Habite-t-il Auberive ?

ANTOINE.

Il demeure au Chesnois, à deux lieues du village, en plein bois, dans une dépendance de l'ancienne abbaye... C'est mon vieux maître et le meilleur des hommes. N'ayant jamais eu d'enfants, il m'a élevé comme son fils et je lui dois d'être le peu que je suis.

RAYMONDE, remontant vers le perron.

Je ne sais pourquoi... il me fait peur.

(Sonnerie d'angélus, très loin.)

ANTOINE.

Il ne paye pas de mine, c'est vrai ; mais sa rudesse est comme la mousse qui s'amasse autour des chênes, elle n'existe qu'à la surface et n'empêche pas le cœur d'être sain et solide.

RAYMONDE, sur le perron.

Allons, je vous laisse... (Elle lui tend la main.)

ANTOINE, prenant la fleur qu'elle tient à la main.

A tout à l'heure !

RAYMONDE, souriant.

A tout à l'heure !

(Elle rentre.)

## SCÈNE XI

ANTOINE, NOËL.

ANTOINE.

Comment c'est vous, monsieur Noël ?

NOËL, très grave, l'air soucieux.

Oui, c'est moi !

ANTOINE.

Et que venez-vous faire ici ? Est-ce pour renouer con-

naissance avec votre ancien camarade d'études M. La Tremblaie ? Voilà une bonne idée !... Seulement, il faudra que vous l'attendiez, il est sorti.

NOËL.

On me l'a dit... Cela me permettra de causer un moment avec toi, car c'est pour toi que je viens.

ANTOINE.

Pour moi ?

NOËL.

Dame ! il faut bien que je vienne ici pour te voir, tu n'es plus jamais chez toi ; ta pauvre mère s'en plaint et tu n'uses guère non plus tes semelles sur le chemin du Chesnois.

ANTOINE.

C'est vrai, monsieur Noël, j'aurais dû aller vous voir plus souvent, mais j'en ai été empêché par des visites aux environs. Et puis, j'ai reçu de Paris des épreuves à corriger, et vous savez quel temps cela prend !

NOËL.

Allons, ne t'empêtre pas dans des explications inutiles. Je vais te le dire, moi, ce qui t'empêche de venir me voir c'est la diablesse qui habite cette maudite maison.

ANTOINE.

Prenez garde ! monsieur Noël !

NOËL.

Il n'y a pas de monsieur Noël ! c'est comme ça.

ANTOINE.

Votre haine pour les femmes vous emporte trop loin, mon cher maître ; cette jeune fille ne mérite pas que vous la traitiez de la sorte et M. La Tremblaie est un galant homme.

NOËL.

Ah ! laissons le père pour ce qu'il est : il ne s'agit pas de lui, pour le moment du moins, mais de sa fille, qui est en train de t'ensorceler... (Mouvement d'Antoine.) Tu es naïf, comme tous les gens d'étude, et tu ne t'entends pas aux roueries de ces minaudières-là. Celle-ci joue de la prunelle à merveille, parbleu !... On les élève à cela, au maillot !... Elle te mignote avec des sourires sucrés et tu te laisses prendre comme un niais à toutes ces chatteries. Je connais cela !

ANTOINE, l'entraînant à droite.

Vous vous trompez, monsieur Noël ; M<sup>lle</sup> La Tremblaie est justement le contraire de ce que vous dites. Il n'y a pas un grain de coquetterie dans toute sa personne. Elle a grandi comme un sauvageon avec les qualités et les défauts de sa nature ; elle est fantasque, volontaire, excentrique, mais elle a le cœur bon, simple et franc.

NOËL.

La peste ! Il paraît que tu l'as étudiée en conscience.

ANTOINE.

Oui, je l'observe et je découvre en elle des trésors de naïveté.

NOËL.

Et, dis-moi, quand tu auras terminé cette analyse bien digne d'un savant de haute volée, que comptes-tu faire de ton sujet ?

ANTOINE.

Je compte lui demander de bien vouloir être ma femme.

NOËL.

Tu serais assez fou pour te marier ?

ANTOINE.

Pourquoi pas ?

NOËL.

Pourquoi pas?... Parce que, malheureux enfant, le mariage est un obstacle à toute étude sérieuse... Je suppose que cette enjôleuse ait les vertus dont tu la pares ; ce n'en est pas moins une femme. Plus elle t'aimera, plus elle regardera la science comme une odieuse rivale, plus elle cherchera à détourner au profit du plaisir les heures destinées au travail. Le froufrou de ses jupes effarouchera tes idées, le bruit de ses bavardages emplira ta chambre d'étude ; ses caresses t'alanguiront et te dessècheront le cerveau. Et, quand tu n'auras plus ni courage, ni valeur, ni autorité, quand tu seras vidé, entends-tu bien, oui, vidé comme une calèche dont on a enlevé la pulpe, alors elle te reprochera de n'être pas un grand homme ; elle souffrira dans sa vanité ; elle te méprisera et te plantera là!... Allons, viens avec moi, il en est temps encore ; et, si tu m'aimes, n'épouse pas cette fille!

ANTOINE, avec vivacité.

Vous la calomniez indignement... Son cœur battra près du mien ; elle sera la flamme qui réchauffe et qui éclaire... Elle me donnera de la force et du courage !

NOËL.

Elle ne te donnera que des regrets et des remords.

ANTOINE.

Mon cher maître!... Je vous dois tout et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez de raisonnable, mais vos idées ne prouvent rien contre M<sup>lle</sup> Raymonde personnellement. Donnez-moi un motif sérieux de renoncer à mes visites dans cette maison, et je vous obéirai, sinon...

NOËL.

Ah ! tu veux des raisons plus sérieuses ! .. Ce que je t'ai laissé entendre du chagrin de ton père, du désespoir de ta pauvre mère ; ce que je t'ai fait voir de ton avenir compromis, tout cela ne te suffit pas ? Mais me faudra-t-il mettre



mon cœur à nu devant toi et te montrer la blessure qui y saigne encore ?

ANTOINE.

Vous avez souffert ?

NOËL.

Parbleu ! puisque j'ai aimé... Mais il ne s'agit pas de moi... Les sottises des uns n'ont jamais servi de leçons aux autres... Allons !... viens, tu n'es pas fait pour devenir la proie d'une aventurière !

ANTOINE, s'emportant.

Assez !... Je ne veux plus entendre vos injustices qui m'irritent !... Raymonde est honnête et loyale ; je l'aime et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte devant moi, jamais !

NOËL.

C'est à moi que tu parles ?... à ton vieux maître ?... Ainsi pour le premier sourire qui passe, pour le premier mot d'amour entendu, tu oublies tout, ingrat !

ANTOINE.

Je n'oublie rien, je vous aime ; respectez celle que j'aime !

NOËL.

Soit, tu le veux ? Suis ta destinée !... D'un mot, d'un seul, entends-tu bien, je pourrais détruire ton bonheur d'un jour ; mais ce qui est écrit est écrit, suis ta destinée !... Je suis tranquille d'ailleurs, ce mariage ne se fera pas... Tu souffriras, tu te briseras le front, mais tu reconnaitras toi-même qu'on te trompe et tu l'arrêteras... As-tu fait ta demande ?

ANTOINE, étonné.

Non, pas encore.

NOËL.

Eh bien, fais-la, et quand tu l'auras faite... Mais je suis bien bon de me mêler de tes folies !

(Il va pour sortir.)

ANTOINE, s'élançant pour le retenir.

Monsieur Noël ?

NOËL, sans le regarder.

Laisse-moi !... Je n'ai plus rien à faire ici !... (Il s'éloigne, puis après quelques pas, revient vers Antoine.) Mais comme je t'aime encore, malgré ton ingratitude, le jour où tu t'éveilleras de ton mauvais rêve, mon pauvre enfant, reviens à moi... Tu trouveras toujours mon cœur meurtri pour t'y appuyer et la main de ton vieux maître pour essuyer tes larmes... Adieu !

(Il sort lentement par le fond.)

## SCÈNE XII

ANTOINE, puis CLOTILDE.

ANTOINE, seul, très troublé.

On me trompe !... Qui donc ? Raymonde ?... C'est impossible !... « As-tu fait ta demande ?... » Eh bien, je vais la faire, je saurai du moins à quoi m'en tenir !...

CLOTILDE, entrant par la gauche.

Vous voilà revenu, monsieur Verdier ? Avez-vous vu rentrer mon mari avec M. de Préfontaine ?

ANTOINE, très ému.

Non, madame, pas encore.

CLOTILDE.

Vous êtes donc resté seul ?

ANTOINE.

Non, M<sup>lle</sup> Raymonde a bien voulu causer avec moi et les instants m'ont paru courts.

CLOTILDE.

Vraiment !... comme vous vous intéressez aux fantaisies de cette petite fille.

ANTOINE.

Il y a bien du jugement et de la raison sous son apparente légèreté.

CLOTILDE.

Vous croyez ?

ANTOINE.

J'en suis sûr. Et, puisque vous voulez bien, madame, me parler de M<sup>lle</sup> Raymonde, cela va me mettre à l'aise pour vous confier le plus cher de mes rêves.

CLOTILDE, assise à gauche.

Dites, monsieur.

ANTOINE.

Je ne rougis pas de vous avouer que je n'ai pas de fortune ; mais on veut bien me prédire un avenir brillant et cela m'encourage à vous faire part du projet que j'avais formé... Je voudrais associer à ma vie de savant une amie, une femme, qui me soutiendrait dans la voie où je marche... Si vous ne me croyez pas trop indigne de M<sup>lle</sup> Raymonde, j'ai pensé...

CLOTILDE, l'interrompant.

Pardon, monsieur, nous serions très flattés, mais Raymonde n'est plus libre.

ANTOINE, consterné.

Comment ?... M<sup>lle</sup> Raymonde était fiancée ?

CLOTILDE, se levant.

Oui, depuis un mois... Ah ! vous ne saviez pas, c'est vrai !... Des raisons de famille ont seules retardé cette union qui nous rend tous très heureux.

ANTOINE, faisant un effort pour se contenir.

M'est-il permis, au moins, de connaître celui qui m'est préféré ?

CLOTILDE.

Certainement... C'est M. de Préfontaine !

ANTOINE, encore incrédule.

Et M<sup>lle</sup> Raymonde a donné son consentement ?

(Musique au loin. — Mouvement d'Antoine.)

CLOTILDE.

Tenez, vous êtes au courant des usages du pays?... Cette musique vous en dira plus que moi.

ANTOINE, douloureusement, à part.

Ah ! M. Noël avait raison... Elle mentait !...

### SCÈNE XIII

RAYMONDE, CLOTILDE, ANTOINE.

RAYMONDE, entrant par la gauche.

Oh ! de la musique !... Écoutez, monsieur Antoine !  
N'est-ce pas que c'est charmant, cela met la forêt toute en fête ! (Elle va vers la terrasse.)

ANTOINE, avec sarcasme.

Oui, c'est la chanson dont je vous parlais tout à l'heure !

RAYMONDE, le regardant, étonnée.

Est-ce qu'elle vous déplaît, maintenant ?

ANTOINE, éclatant.

Moi?... Mais je l'adore au contraire !... Et comme elle dit vrai :

L'amour, l'amour qu'on aime tant  
Est comme une montagne haute ;  
On la monte tout en chantant,  
On pleure en descendant la côte !

RAYMONDE, avec stupéfaction.

Monsieur !...

ANTOINE.

Cette chanson, autrefois, berçait mon enfance et m'endor-

mait dans des rêves de foi et de tendresse ; aujourd'hui elle m'apprend ce qu'est la vie, ce que dure le bonheur et ce que valent les serments d'amour ! (Il jette la fleur que Raymonde lui avait donnée et sort brusquement.)

## SCÈNE XIV

RAYMONDE, CLOTILDE.

RAYMONDE, impétueusement.

Ma mère, qu'avez-vous dit à M. Verdier ?

CLOTILDE.

J'ai brusqué les choses... Je lui ai annoncé que tu étais fiancée à M. de Préfontaine.

RAYMONDE.

Vous avez fait cela, ma mère ?

CLOTILDE.

Allons!... Pas de scène, n'est-ce pas?... C'est inutile!... Rentrons...

RAYMONDE, lui barrant le passage.

Je vous avais priée..., suppliée!... Mes larmes ne vous ont pas touchée!...

CLOTILDE.

Il fallait en finir... Tu es engagée maintenant.

RAYMONDE.

Et vous avez cru qu'en me jetant, malgré moi, dans cette aventure, je consentirais à un mariage qui m'est odieux?... Vous ne me connaissez pas!

CLOTILDE.

M. de Préfontaine a notre parole.

RAYMONDE.

Il n'a pas la mienne.

RAYMONDE.

CLOTILDE.

Ce mariage est arrêté, il se fera.

RAYMONDE.

Je vous jure que non !

CLOTILDE.

Je saurai bien t'y forcer !

RAYMONDE,

Je ne crois pas, ma mère !

CLOTILDE.

Tu dis ?

RAYMONDE.

Je dis que j'aime M. Verdier..., que je me suis promise à lui, là..., tout à l'heure..., librement..., je l'aime !

CLOTILDE.

Elle l'aime !... Elle ose s'en vanter !

RAYMONDE.

Oui, mon père me comprendra, lui !... Il me défendra contre vous.

CLOTILDE.

N'y compte pas !... C'est d'accord avec lui que je t'ai donnée à M. de Préfontaine.

RAYMONDE.

Lui aussi !... Ah !

CLOTILDE.

Veux-tu donc épouser ce M. Verdier sans notre consentement ?

RAYMONDE, avec désespoir.

Oh ! je ne veux plus rien, puisqu'il ne m'aime plus... Je veux mourir !

CLOTILDE.

Ce sont des mots cela !

RAYMONDE.

Oui, mourir... Dieu merci, ma vie est à moi, à moi

seule, et puisque je ne peux plus la donner tout entière à Antoine, elle m'est insupportable et je n'en veux plus...

CLOTILDE, impérieusement.

En attendant, rentre à la maison ! (Raymonde reste immobile.)  
Tu m'as entendue ?... (Même impassibilité.) Réponds !... Tu m'obéiras ?

RAYMONDE.

Non !

CLOTILDE, furieuse.

Non ? (Elle la prend par le bras et la jette à terre.)

RAYMONDE.

Ma mère !

## SCÈNE XV

LES MÊMES, LA TREMBLAIE, OSMIN.

LA TREMBLAIE, descendant les marches du perron.

Pourquoi ces cris ?... Raymonde ! qu'y a-t-il ?

(Il va vers sa fille.)

RAYMONDE, le repoussant.

Laisse-moi !... Tu n'as pas su me défendre, tu n'as pas su m'aimer... C'est bien !... Nous verrons si tu m'aimeras mieux quand je serai morte !

(Elle s'élançait à gauche et disparaît.)

LA TREMBLAIE, effaré.

Raymonde !... (A Clotilde.) Où va-t-elle ?

CLOTILDE, énervée.

Est-ce que je sais ?

OSMIN, qui a été regarder par-dessus le mur de la terrasse.

Elle gagne les bois, monsieur ! Elle peut s'y tuer, la nuit !

## LA TREMBLAIE.

(A Clotilde.) Oh! S'il arrive malheur à ma fille, je ne vous le pardonnerai jamais! (Il va vers l'escalier de la terrasse.) Par ici, monsieur de Préfontaine!... C'est plus court!

(Il descend l'escalier.)

OSMIN, par-dessus la terrasse, aux musiciens qui jouent toujours.

Tonnerre!... Taisez-vous donc, vous autres!

(Il suit M. La Tremblaie, tandis que Clotilde va vers la terrasse. — On entend au dehors La Tremblaie qui appelle:)

Raymonde!... Raymonde!...

(La musique continue, très douce, dans l'éloignement, pendant que le rideau tombe.)



## ACTE TROISIÈME

---

*Au Chesnois, chez Noël. — Au fond, une porte donnant sur la forêt. A gauche, au deuxième plan, un escalier de quelques marches conduit à la chambre de Noël; au premier plan, porte intérieure. A droite, une large fenêtre par laquelle on entrevoit les arbres de la forêt, dont la lune commence à blanchir les cimes. Aspect général d'une pièce ayant fait partie d'une vieille demeure abbatiale.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

NOËL, M<sup>me</sup> VERDIER, ANTOINE.

*Au lever du rideau, on entend très loin les musiciens du deuxième acte, qui jouent en retraversant les bois. — Antoine se lève et va s'appuyer à la fenêtre.*

NOËL, montrant Antoine.

Ainsi vous dites qu'il veut partir ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui, monsieur Noël... Oh ! j'ai tout de suite bien vu qu'il y avait quelque chose quand il est rentré. Mais je n'osais pas lui parler. Il était là, assis devant le feu, sans rien dire, quand tout à coup, voilà qu'il se lève et qu'il me fait : « Mère, je partirai demain, prépare ma malle, veux-tu ? » Les bras m'en sont tombés comme bien vous pensez, à son père aussi... La forêt d'Auberive se serait

éboulée dans la rivière que, vrai de vrai, nous n'aurions pas été plus étonnés !

NOËL.

Il a raison de partir... Il le faut, madame Verdier.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Mais songez donc que son congé va jusqu'en décembre, et qu'il n'est resté qu'un mois avec nous !

ANTOINE.

J'ai reçu contre-ordre, ma mère : on a besoin de moi... Le devoir avant tout.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Contre-ordre?... Où est la lettre?... Qui t'a écrit?... Non, monsieur Noël, ce sont de mauvaises raisons...

NOËL, *bas à M<sup>me</sup> Verdier.*

Mais sous les prétextes qu'il vous donne, ne devinez-vous pas un chagrin que l'absence pourra seule consoler ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Un chagrin ? Il a un chagrin !... A cause donc ?

NOËL

Avez-vous oublié ce que vous me disiez tantôt ? Qu'Antoine négligeait son père, qu'il ne restait jamais auprès de vous?... Ne pensez-vous plus à cette maison de malheur d'où ne peut sortir que le désespoir, et où le cœur de votre enfant est resté ?

M<sup>me</sup> VERDIER.

Ah ! c'est par rapport à la demoiselle de la *Maison verte* qu'il veut partir ? (*Allant vers Antoine.*) Est-ce vrai cela?... Dis-le-moi, mon garçon, mon Toine, mon enfant ! Dis-moi ton gros chagrin comme tu le disais à ta mère quand tu étais petit !

ANTOINE, *se mettant à ses genoux.*

Oh ! maman, maman !

M<sup>me</sup> VERDIER.

Eh bien, mais épouse-la. Est-ce que tu crois que je m'y opposerai? Amène-la, si tu l'aimes, et si tu l'aimes, je l'aimerai.

NOËL, les séparant.

Vous feriez une belle sottise en encourageant ce mariage... Pars, mon ami; en certains cas, il y a plus de courage à fuir qu'à tenir tête au danger.

ANTOINE.

C'est dit, je partirai demain.

M<sup>me</sup> VERDIER, suppliante.

Antoine!

ANTOINE.

Non, non... Ne me retiens pas, maman; tu m'ôterais toute ma force et j'ai besoin, bien besoin d'en avoir!

NOËL.

Laissez-nous, madame Verdier, et allez l'attendre à la ferme, je vous le renverrai dans un instant.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Oui, j'y vais... (En sortant.) Ça me fait tout de même du chagrin de le laisser comme ça!... Mais quel mérite aurais-je à l'aimer, si je n'y trouvais pas un peu de peine!

## SCÈNE II

NOËL, ANTOINE.

NOËL, fermant la porte derrière M<sup>me</sup> Verdier.

Oh! les mères, comme je les plains! Femmes, elles se sont dit: « Si seulement j'étais mariée à un homme que j'aimerais. » Le mari est venu, et avec lui, les soucis du ménage!... Alors elles souhaitent un enfant comme consolation; l'enfant naît..., nouvelles transes: « Il me récom-

pensera de mes peines quand il sera grand ! pensent-elles... Oui ! mais le fils s'en va, quand il a vingt ans... et la mère reste seule encore... Quelle misère !... Enfin, quoi ?... C'est la vie !

ANTOINE.

Pauvre chère mère ! je ne comptais pas la quitter sitôt !

NOËL.

Je sais bien que c'est dur... Crois-tu que ça ne me crève pas le cœur de te voir t'en aller si vite quand nous avons eu à peine le temps de causer ensemble ? . . Mais ton avenir m'est plus cher que tout le reste... C'est ce que je te disais tantôt.

ANTOINE, cachant à peine son émotion.

Oui !... vous aviez raison !

NOËL.

Tu souffres, mon pauvre enfant... Va, ne te gêne pas, parle-moi de tes chagrins, si cela peut te soulager.

ANTOINE.

Non, non !... Je n'ai rien à vous dire.

NOËL.

Va donc..., ouvre ton cœur ! Tes plaintes ne tomberont pas dans l'oreille d'un indifférent... Voyons, parle !... Elle t'a donc repoussé, cette mijaurée ?... Tu m'avais dit qu'elle t'aimait..., elle n'a donc plus voulu de toi ?...

ANTOINE.

Ah ! cela eût mieux valu !... Mais, non, elle a préféré mentir ! Les mêmes mots de tendresse qu'elle me disait, les mêmes aveux que je recevais, avaient déjà été prodigués à un autre, et elle nous trompait tous deux !...

NOËL.

Comme je les reconnais bien là !... Cela leur semblerait trop uni de faire le mal franchement, il faut qu'elles empoisonnent le trait avec un mensonge !

ANTOINE, à lui-même.

Et moi qui lui avais avoué mon amour !... Quand j'ai demandé sa main, on m'a appris qu'elle était fiancée depuis un mois ! .. Elle mentait, monsieur Noël, elle mentait !... Alors, pourquoi m'avoir laissé croire qu'elle m'aimait ? Il était si simple de m'avouer qu'elle avait déjà donné sa parole...

NOËL.

Pardieu ! C'était trop simple.

ANTOINE.

Ah ! comme elle a dû trouver sot ce fils de paysan qui avait la naïveté de l'aimer de toutes ses forces !... Comme elle a dû rire de moi !

NOËL.

Prends garde, mon garçon... Si tu la hais autant, c'est que tu l'aimes encore.

ANTOINE.

Moi, moi ?... (Éclatant.) Eh bien, oui, tenez, c'est vrai... Je sens malgré tout que je l'aime, que je l'aimerai toujours !... Je me demande si je ne l'ai pas jugée trop vite, et si sa mère qui me hait, n'a pas cherché à me tromper...

NOËL.

Mon pauvre enfant !... Tu me fais pitié..., tellement pitié, que si cette fille était innocente, et si elle avait vraiment pour toi la moitié de la tendresse que tu lui gardes..., malgré mon aversion pour le mariage, je te dirais : retourne là-bas et épouse-la, puisque tu ne peux pas t'en passer !... Mais elle ne t'aime pas, elle ne t'a jamais aimé !

ANTOINE.

Vous avez raison, mais votre raison me fait froid au cœur ! Je sens en moi quelque chose de mort que rien ne ressuscitera plus : la foi dans la parole des autres !... J'ai là une plaie qui restera éternellement ouverte...

NOËL.

Tu guériras, sacrebleu ! Tu n'es pas d'une autre pâte que tes semblables... Regarde-moi !... J'ai cruellement souffert dans un temps, et d'une blessure plus profonde que la tienne. J'avais comme toi, le sang impétueux, le cœur tendre et des nerfs de sensitive. J'ai oublié pourtant ! C'est la loi de la nature ; elle nous donne l'oubli pour assoupir nos peines, comme le sommeil pour défatiguer nos corps. Il étend petit à petit sur nos blessures ses minces toiles d'araignée, puis un jour le sang ne coule plus, la déchirure est cicatrisée... On se demande : « Qu'est devenue ma jalousie ?... Où est ma colère ?... » Il n'y a plus rien. L'oubli est venu et avec lui tout s'est endormi.

ANTOINE.

Dieu vous entende, monsieur Noël !... En attendant, je m'éloignerai, je quitter aile pays..., je... (On heurte à la porte.) Écoutez ! Est-ce qu'il ne vous semble pas qu'on a frappé ?

NOËL.

Non, c'est le vent. (On frappe de nouveau.)

ANTOINE.

Je vous assure qu'on frappe !

NOËL.

Sans doute quelque camp volant qui prend ma maison pour une auberge !... Sois tranquille, je vais l'expédier. (Il remonte vers la fenêtre, ouvre un carreau mobile et regarde au dehors. A part.) Ah ! miséricorde ! (Haut, descendant.) Tiens, mon garçon, monte un moment dans ma chambre. (Il ouvre à gauche.)

ANTOINE.

Si je vous dérange, je vais m'en aller !

NOËL.

Non, non, reste... Nous avons encore à causer... Seulement c'est... c'est la fermière qui vient pour les provisions... Oui, un peu tard en effet, mais j'avais oublié de lui

régler son compte... Et tu sais, quand on cause, les chiffres... Ne t'impatiente pas, je suis à toi. (Il le pousse dans la pièce et met le verrou. — On frappe de nouveau.) C'est bon, on y va!... on y va!...

## SCÈNE III

NOËL, OSMIN, RAYMONDE.

NOËL, ouvrant la porte.

Bon Dieu, monsieur de Préfontaine, qu'y a-t-il?

OSMIN, portant Raymonde dans ses bras.

Il y a qu'après une scène violente avec sa mère, M<sup>lle</sup> La Tremblais a quitté la *Maison verte*, et que je viens de la retrouver dans les bois, évanouie, presque morte.

NOËL, d'un air de doute.

Oh! évanouie? Les évanouissements..., grimaces de femme!

OSMIN, montrant Raymonde, qu'il a assise dans un fauteuil.

Mais regardez-la donc, si elle ne fait pas pitié?

NOËL, s'approchant.

De vrai, elle est en assez piteux état.

OSMIN.

Elle est peut-être blessée, monsieur Noël?

NOËL, examinant Raymonde.

Blessée?... Non, ce n'est qu'une syncope.

OSMIN.

Dieu soit loué! Elle m'a fait une peur!... Je l'ai trouvée sur le talus de l'étang... Un pas de plus, et elle était perdue... J'en suis encore tout bouleversé.

NOËL, lui montrant une table où est posée une carafe.

Donnez-moi de l'eau!... Tenez, là, mon ami! (Il bassine

le front de Raymonde.) Bien! La voici déjà qui reprend connaissance... Ce ne sera rien.

RAYMONDE. Elle ouvre les yeux, se soulève encore à demi défaillante et regarde autour d'elle.

Ah! c'est vous, monsieur de Préfontaine?

OSMIN.

Je suis là, mademoiselle... Remettez-vous.

RAYMONDE, apercevant Noël, effrayée.

Monsieur Noël!

NOËL.

Oui, c'est moi... Allons, ne bougez pas! (Il la force à se rasseoir.) Vous êtes toute grelottante... Attendez!...

(Il va à l'armoire, prend une bouteille, verse du vin dans un verre et le porte à la jeune fille.)

OSMIN, à Raymonde.

Vous êtes bien pâle!

NOËL, à Raymonde.

Tenez, buvez cela pour vous réchauffer.

RAYMONDE. Elle boit et lui rend le verre.

Je vous remercie, monsieur.

NOËL, bourra.

Oh! ne me remerciez pas... et buvez doucement!... Et maintenant, dites-moi votre histoire en deux mots... Je n'ai pas de temps à perdre... Que faisiez-vous dans nos bois à pareille heure?... Vous vous imaginiez qu'Antoine était au Chesnois?... Soyez franche!

OSMIN, à Raymonde, qui le regarde et hésite.

Parlez sans vous occuper de moi, mademoiselle... Moi, vous savez, je ne compte pas.

NOËL, à Raymonde.

Eh bien?

RAYMONDE.

Quand j'ai quitté la maison, j'avais la tête perdue...



J'allais droit devant moi à travers la forêt. Tout à coup, j'ai vu de la lumière aux vitres du Chesnois; j'ai pensé à vous, et l'idée m'est venue d'aller frapper à votre porte; mais je n'en ai pas eu la force, et je me suis évanouie.

NOËL.

Hum! Et pourquoi avez-vous pensé à moi, s'il vous plaît?

RAYMONDE.

Parce qu'Antoine vous aime et vous respecte comme un père... Si je parviens à vous convaincre que je ne suis pas coupable, vous me permettrez de le lui dire... Vous le lui direz vous-même et il vous croira.

NOËL.

Oh! ça, ne l'espérez pas! Ce n'est pas moi qu'on prend avec des comédies et des faussetés.

RAYMONDE.

Je ne suis pas fausse!... Jamais je n'ai parlé autrement que je ne pense!

NOËL.

Vous avez pourtant menti à Antoine!... Il ne faut jamais mentir!

RAYMONDE.

Mentir?... Est-ce que c'était possible?... Je l'aimais!

NOËL, attirant Osmin vers elle.

Vous l'aimiez?... Et M. de Préfontaine!

RAYMONDE, troublée.

M. de Préfontaine?

OSMIN.

Comment voulez-vous qu'elle s'explique?... Vous la rudoyez!

NOËL.

Et vous, vous la défendez?... Vous êtes encore naïf!

(Il va s'asseoir à droite.)

OSMIN.

Je suis naïf, je le sais..., mais comme c'est ma seule qualité, j'y tiens... D'ailleurs, ma naïveté ne m'empêche pas d'avoir un peu de bon sens et de jugement... (A Raymonde.) M. Noël vous fait peur, n'est-ce pas?... Je parlerai pour vous, moi, et je dirai tout ce qui m'est venu à l'esprit... Quand il s'est agi de votre mariage avec moi, vous n'aviez jamais vu Antoine?

RAYMONDE.

Jamais!... je ne savais pas ce que c'était qu'aimer... Mais Antoine est venu à la maison, et dès le premier jour, il a eu mon cœur.

OSMIN.

Et moi, je n'ai plus existé pour vous... J'ai compris tout cela, tandis que je vous cherchais à travers bois. Je me suis dit qu'on ne pouvait pas prendre un cœur malgré lui. Je me suis demandé ce que j'avais à faire... Et ma foi, je n'ai rien trouvé de mieux que de rendre à votre mère sa parole... Vous êtes libre, mademoiselle. (A Noël.) Vous voyez comme c'est simple!

NOËL.

Simple?... Pas si simple! (A Raymonde.) Est-ce tout?

RAYMONDE, allant à Noël.

Non, soyez patient!... Écoutez-moi!... Ma mère employait toute son influence pour me pousser à ce mariage... Mon père, lui aussi, le désirait, et moi-même, avant d'avoir connu Antoine, j'y avais presque consenti, car... je veux tout vous avouer... j'étais lasse de l'existence que je menais; il y a chez nous je ne sais quelle contrainte mystérieuse qui me glace... Mon Dieu, je vous dis toutes ces choses...

NOËL.

Dites, dites toujours!... Elles m'intéressent plus que vous ne pensez... Mais pourquoi n'avez-vous point parlé de ce projet de mariage à Antoine?

OSMIN.

Elle a eu peur !

NOËL, incrédule.

Peur ?...

RAYMONDE.

Vous ne nous croyez pas ?... Ce soir même, au moment où je me promettais d'avouer la vérité à Antoine, c'est ma mère qui lui a tout dit et qui m'a rendue à jamais malheureuse... Alors, le désespoir m'a amenée près de l'étang... Je voulais mourir.

NOËL.

Mourir ?

RAYMONDE.

Oui !... En voyant cette eau si calme, si profondément endormie, je songeais qu'il ferait bon y reposer pour toujours.

NOËL, avec vivacité.

Taisez-vous !

RAYMONDE.

Ah ! vous m'auriez crue alors et Antoine m'aurait pardonné !

OSMIN, à Noël.

Êtes-vous convaincu, maintenant ?

NOËL, troublé.

Est-ce que je sais, moi ?... Vous me retournez tous les deux avec vos histoires !

RAYMONDE, à Noël.

Ah ! laissez-vous attendrir... Je suis si abandonnée, si seule et j'ai tant de chagrin !... J'aime Antoine et il est malheureux à cause de moi !... Vous qui l'avez adopté comme votre enfant, ayez aussi un peu pour moi de l'indulgence d'un père !... (Elle tombe à ses genoux.) Si vous savez ce que c'est que souffrir quand on aime, vous ne me

repousserez pas, vous nous ouvrirez les bras à tous deux !

OSMIN, la montrant à Noël.

Monsieur Noël !

NOËL, la relevant.

Allons, venez, venez !... Je ne veux plus écouter mes préventions ni mes colères ; je ne veux plus entendre que votre amour !... L'amour... nous voulons lutter contre cela, nous, les vieux !... Parce qu'un arbre meurt, n'y a-t-il donc plus de printemps ?... Votre jeunesse m'a remué le cœur, et, pour avoir raison de mes cheveux blancs, vos vingt ans n'ont eu qu'à se montrer.

(Il l'embrasse.)

RAYMONDE.

Monsieur Noël !... Ah ! vous êtes bon !... Antoine me l'avait bien dit... Que n'est-il là pour vous entendre !

NOËL, bas.

Il y est.

RAYMONDE.

Ah !

(On frappe au fond.)

NOËL.

Qui est là ?

(Osmiin va ouvrir.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, M<sup>me</sup> VERDIER.

M<sup>me</sup> VERDIER, entrant une lanterne à la main.

C'est moi, monsieur Noël... M<sup>lle</sup> Raymonde est ici, n'est-ee pas ? Les gens de la ferme l'ont vue entrer.

NOËL, montrant Raymonde.

La voici... Elle s'est réfugiée chez moi, et je l'y garde.

M<sup>me</sup> VERDIER.

M. et M<sup>me</sup> La Tremblaie vont venir... Ils me suivent.

NOËL.

Qu'ils viennent donc, qu'ils viennent!

RAYMONDE.

Ma résistance a exaspéré ma mère... Elle usera de tous les moyens pour nous séparer.

NOËL.

Vous épouserez Antoine, c'est moi qui m'en charge

RAYMONDE, étonnée.

Vous, monsieur Noël?

NOËL.

Moi-même... Vous ne comprenez pas?... Vous n'avez pas besoin de comprendre.

M<sup>me</sup> VERDIER.

Antoine!... Où est-il?

NOËL, prenant la lampe et les conduisant vers l'escalier.

Là-haut... Raymonde, suivez M<sup>me</sup> Verdier... Osmin, attendez ici M. et M<sup>me</sup> La Tremblaie.

(Osmin fait un signe d'assentiment.)

RAYMONDE, montant avec M<sup>me</sup> Verdier.

Ah! j'ai bien peur!

NOËL, la faisant entrer dans la chambre haute.

Allez, mon enfant, allez!

(Ils sortent à l'exception d'Osmin. La pièce n'est plus éclairée que par la lune.)

## SCÈNE V

OSMIN, puis LA TREMBLAIE, CLOTILDE.

OSMIN, seul.

M. Noël a l'air bien sûr de lui... C'est qu'il ne connaît pas M<sup>me</sup> La Tremblaie!... (Il va ouvrir la porte du fond.)

LA TREMBLAIE, du dehors.

Vous êtes là, Osmin ?

OSMIN.

Oui, monsieur, je vous attendais, entrez!...

LA TREMBLAIE.

Raymonde?...

OSMIN, à Clotilde.

Entrez, madame.

LA TREMBLAIE.

Raymonde?... Vous l'avez vue ?

CLOTILDE.

Il ne lui est rien arrivé, au moins ?

OSMIN.

Rassurez-vous, madame, elle n'a aucun mal.

CLOTILDE.

Ah! cette enfant me désespère avec ses coups de tête!

LA TREMBLAIE.

Il ne faut pas trop lui en vouloir, mon cher Osmin... Je suis sûr qu'elle regrette maintenant ce qu'elle a fait.

OSMIN.

J'en veux si peu à M<sup>lle</sup> Raymonde que je vous demande de renoncer au projet que nous avons formé.

CLOTILDE.

Vous reprenez votre parole ?

LA TREMBLAIE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

OSMIN.

C'est parce que je l'aime que je refuse ce mariage, qui ferait son malheur à elle... Au moins, je ne ferai que le mien et c'est peu de chose... Vous allez la voir... (Mouvement de La Tremblaie.) Surtout, ne lui parlez pas du chagrin qu'elle me cause, cela l'empêcherait d'être tout à fait heureuse, comme je veux qu'elle soit... Vous allez la voir!...

(Il sort.)

## SCÈNE VI

CLOTILDE, LA TREMBLAIE, puis NOËL.

CLOTILDE.

Allons, il l'aime encore !

LA TREMBLAIE.

Avant tout, il faut savoir où elle est !

(Il va vers la porte de gauche et l'ouvre.)

CLOTILDE, regardant autour d'elle.

Pourquoi est-elle ici ? Quelle est cette maison ? (A La Tremblaie.) Eh bien ?

LA TREMBLAIE.

Personne ?

CLOTILDE, troublée.

Personne?... Raymonde!!! (Elle va vers l'escalier.) Chez qui sommes-nous, enfin ?

NOËL, apparaissant au sommet de l'escalier, éclairé par la lune. — D'un ton ironique.

Vous êtes chez moi !

(Clotilde recule devant Noël, qui descend lentement l'escalier.)

LA TREMBLAIE.

Lui!

NOËL, descendant.

Oui, c'est moi... Eh bien, comme il y a vingt ans, nous voilà de nouveau tous les trois... Vous, madame, toujours belle!... Et moi bien vieilli, n'est-ce pas?... Vous m'avez reconnu, cependant... Allons, vous avez bonne mémoire!... Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer dans ce pays perdu, et vous comptiez bien être débarrassée à tout jamais d'un mari gênant!

CLOTILDE, se remettant la première.

Que voulez-vous? Après être resté muet pendant vingt ans, vous ne ferez pas un scandale inutile... Ce serait s'y prendre un peu tard!

NOËL, railleur.

Vous pensez qu'il y a prescription, peut-être?... Vous vous trompez... Si mal agencée que soit la société, il y a toujours une heure où elle réclame ses droits et se venge... Vous le voyez, puisque je vous retrouve ici.

LA TREMBLAIE, s'avançant.

Vous oubliez que vous parlez à une femme, monsieur, et qu'il y a un homme pour la défendre.

NOËL.

Rassurez-vous... Il ne s'agit ni d'elle, ni [de vous, Dieu merci!

CLOTILDE.

De qui s'agit-il donc, alors?

NOËL.

De Raymonde..., que vous avez réduite à implorer la protection d'un étranger. Vous n'avez su ni l'aimer, ni vous en faire aimer... Et pourtant vous n'aviez pas le droit de la faire souffrir : c'est votre fille et c'est une enfant. Passe pour moi, qui n'étais que votre mari!



CLOTILDE.

Raymonde ne sera pas malheureuse en épousant M. de Préfontaine.

NOËL.

Raymonde aime Antoine Verdier ; elle l'aura pour mari... , je le veux !...

CLOTILDE.

Ce mariage ne se fera pas malgré moi, je suppose ?

NOËL.

Malgré vous, si vous m'y forcez !

LA TREMBLAIE.

Vous n'avez aucun droit sur elle, monsieur !

NOËL, ironiquement.

Croyez-vous ?

CLOTILDE.

Elle est ma fille, pourtant !

NOËL.

Vous voulez dire notre fille ! (Mouvement de stupéfaction de Clotilde et de La Tremblaie.) Oui, notre fille !... Après m'avoir rendu misérable autrefois, vous vous attaquez aujourd'hui au seul être qui me soit cher, à Antoine, mon fils d'adoption à moi, et vous voulez le rendre misérable à son tour ?... Cela ne sera pas ! Je reprends mes armes, la loi est pour moi... Elle me donne sur Raymonde des droits absolus.

CLOTILDE.

Vous n'en avez aucun !... Quand Raymonde est née, nous étions séparés depuis deux ans... Elle est inscrite sous mon nom..., elle m'appartient !...

NOËL.

Vous vous trompez encore... L'enfant né pendant le mariage a pour père le mari... Or notre mariage n'a pas été dissous... Je suis resté votre mari, madame, et, puisque

Raymonde aux yeux de la loi est ma fille, je la prends et je la donne à qui bon me semble... Du même coup je me venge et je fais deux heureux!... Vous voyez bien qu'il n'y a pas prescription!

CLOTILDE.

C'est ce que nous verrons.

LA TREMBLAIE.

Quoi que vous disiez, Raymonde nous aime, elle ne vous suivra pas.

CLOTILDE.

Je lui parlerai, je lui expliquerai...

NOËL.

Quoi?.. Que monsieur qu'elle appelle son père et qu'elle croit votre mari, n'est que votre amant? Tenez, elle est là-haut... Dites-le lui donc!

CLOTILDE, effrayée.

Non, non!

LA TREMBLAIE.

Vous oubliez, monsieur, que votre vengeance retombera sur cette enfant que vous croyez protéger... Pensez-vous qu'elle souffrira moins en apprenant de vous sa situation irrégulière? Car, pour qu'elle vous suive, vous serez bien forcé de la lui faire connaître?

CLOTILDE.

Oui, vous imaginez-vous que, pour elle, la honte sera moins douloureuse, si cette révélation tombe de votre bouche?

(Noël interdit, reste pensif.)

CLOTILDE, le voyant ébranlé et prenant de l'aplomb.

A votre tour, osez donc lui apprendre le secret qui entache sa naissance... S'il vous reste un peu d'humanité au cœur, je vous défie de parler!...

NOËL.

Vous m'en défiez?... (Il s'élançe vers l'escalier et appelle :)  
Raymonde !... Antoine !... M<sup>me</sup> Verdier !...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, M<sup>me</sup> VERDIER, RAYMONDE, ANTOINE.

*Ils descendent l'escalier, M<sup>me</sup> Verdier portant une lampe.*

*Pleine lumière.*

NOËL.

Venez, Raymonde, j'ai à vous parler. (Il l'amène près de lui.—  
A Antoine.) Reste, Antoine, et vous aussi, restez, madame  
Verdier.

LA TREMBLAIE, bas, à Noël.

Monsieur, y songez-vous ?... Vous ne ferez pas cela !

CLOTILDE, suppliant Noël à son tour.

Par pitié, épargnez-la !...

NOËL les regarde dédaigneusement, puis s'adressant à Raymonde.

Mon enfant, j'ai à vous apprendre un grand secret...  
Vous me disiez tout à l'heure qu'il y avait chez vous, dans  
votre intérieur, une mystérieuse gêne qui pesait sur vous  
et votre famille... Eh bien, c'est à moi à vous en donner  
la raison... Vous êtes d'âge à la connaître, surtout dans  
les circonstances présentes... Raymonde, avant de porter  
le nom de M. La Tremblaie, votre mère en portait un  
autre..., celui de votre véritable père..., le mien !

RAYMONDE, abasourdie.

Le vôtre, monsieur Noël ?... Vous êtes...

NOËL, avec un effort.

Je suis votre père !... (Mouvement de dénégation de La Tremblaie, Clotilde l'arrête par le bras et le contient du regard.) Mais, aux yeux de la loi seulement... Car dans un moment de folie j'ai abandonné votre mère et je suis venu m'ensevelir ici au milieu des bois. (Montrant La Tremblaie.) Monsieur vous a élevée comme son enfant... Ayant rempli tous les devoirs d'un père, il en a tous les droits... Aujourd'hui, il vous donne pour mari celui que vous aimez... Allez le remercier.

RAYMONDE, se jetant dans les bras de La Tremblaie.

Oh ! mon père !... (Bas.) Tu sais que je ne le crois pas !

NOËL, à Antoine.

Tu as entendu, Antoine... M<sup>me</sup> La Tremblaie ne s'oppose plus à ton mariage. (Mouvement de Clotilde, réprimé par un regard impératif de Noël.) Demain, après avoir assuré votre bonheur, je quitterai cette maison et ce pays... Je n'ai plus rien à faire ici.

ANTOINE, à Noël.

O mon maître, je vous admire et je vous aime !

NOËL.

Aimez-vous bien... C'est de n'avoir pas su me faire aimer qu'est venu le malheur de toute ma vie.

RAYMONDE, allant lentement vers Noël et lui serrant la main — Bas.

Vous voyez bien qu'il faut quelquefois mentir... Adieu, monsieur, et merci... (Se retournant vers La Tremblaie auquel elle prend le bras.) Viens..., père !

(Ils s'éloignent. — M<sup>me</sup> Verdier appuyée sur la rampe répond silencieusement à un signe d'amitié de Raymonde, tandis qu'Antoine descend les marches et les regarde s'encadrer dans la porte ouverte, éclairée par la lune.)

CLOTILDE, s'approchant de Noël.

J'obéis, monsieur, pour être pardonnée un jour !

NOËL, sans la regarder.

Je ne pardonne pas, madame..., j'oublie !

(RIDEAU )

FIN.











# BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

## CHOIX DE PIÈCES

- ALEXIS (PAUL). **Celle qu'on n'épouse pas**. Comédie en un acte en prose..... 1 fr.
- ARÈNE (PAUL) et DAUDET (ALPHONSE). **Le Char**, opéra-comique en un acte, grand-in-18..... 1 fr.
- ARNOULD (ARTHUR). **Le Duc de Kandos**, drame en 8 tableaux..... 2 fr. 5
- BANVILLE (Th. DE). **Riquet à la Houppe**, comédie féerique Prix..... 2 fr. 5
- BUSNACH (W.) ET ARNOULD (ARTHUR). **Zoé Chien-Chien** drame en 8 tableaux..... 2 fr. 5
- BUSNACH (W.) ET GASTINEAU. **L'Assommoir**, drame en cinq actes et 9 tableaux, tiré du roman et avec une préface d'Émile Zola, et un dessin de G. CLAIRIN..... 2 fr. 5
- A. DAUDET ET P. ELZÉAR. **Le Nabab**, pièce en 7 tableaux Prix..... 2 fr. 5
- FLAUBERT (GUSTAVE). **Le Candidat**, comédie en quatre actes in-16..... 2 fr.
- GONCOURT (EDMOND ET JULES DE). **Henriette Maréchal** drame en trois actes, en prose..... 2 fr. 5
- HERVILLY (E. D') ET GRÉVIN. **Le Bonhomme Misère** légende en 3 tableaux, grand in-18..... 1 fr.
- HERVILLY (E. D'). **La Fontaine des Beni-Menad**, comédie mauresque en un acte..... 1 fr.
- **Poquelin père et fils**, comédie en un acte, en vers Prix..... 1 fr.
- AUNAY (A. DE). **Le Supplice d'une mère**, comédie en quatre actes..... 2 fr.
- LJORAT (A.) ET ARNOULD (A.). **La Belle aux cheveux d'or**, drame en cinq actes et 6 tableaux..... 2 fr. 5
- MONTÉGUT (M.). **Les Noces noires**, drame en deux actes Prix..... 1 fr. 5
- RIVET (GUSTAVE). **Le Cimetière Saint-Joseph**..... 1 fr.
- ZOLA (E.). **Thérèse Raquin**, drame en quatre actes, grand in-18..... 2 fr.
- **Les Héritiers Rabourdin**, comédie en trois actes avec préface, grand in-18..... 2 fr.
- **Renée**, pièce en cinq actes, avec préface, gr. in-18. 2 fr. 5

PQ  
2450  
T2R3  
1887

Theuriet, André  
Raymonde

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

